

Bibl. Mont.

894

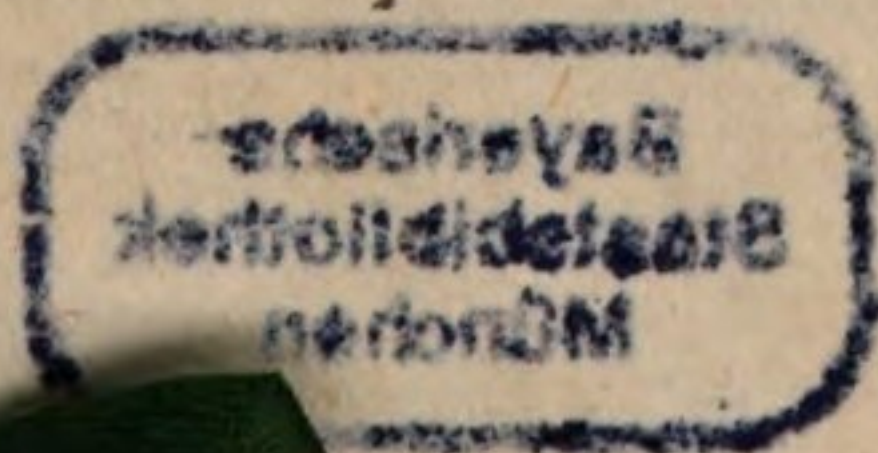
894

Bibl. Mont.

4.



MÉDITATIONS
D'HERVEY.



MEIBYATTONS

D. H. R. E. Y.

**Bayerische
Staatsbibliothek
München**

No.	Name	Rank	Company	Regiment	Service	Remarks
1	John Smith	Private	A	1st	1861-1862	Discharged
2	James Brown	Private	B	2nd	1861-1862	Discharged
3	William Jones	Private	C	3rd	1861-1862	Discharged
4	Robert Taylor	Private	D	4th	1861-1862	Discharged
5	Thomas Wilson	Private	E	5th	1861-1862	Discharged
6	Charles Davis	Private	F	6th	1861-1862	Discharged
7	George Miller	Private	G	7th	1861-1862	Discharged
8	Edward Moore	Private	H	8th	1861-1862	Discharged
9	Samuel Lee	Private	I	9th	1861-1862	Discharged
10	Benjamin Clark	Private	J	10th	1861-1862	Discharged
11	Richard White	Private	K	11th	1861-1862	Discharged
12	Joseph Adams	Private	L	12th	1861-1862	Discharged
13	Samuel Baker	Private	M	13th	1861-1862	Discharged
14	John Campbell	Private	N	14th	1861-1862	Discharged
15	Robert Evans	Private	O	15th	1861-1862	Discharged
16	Thomas Green	Private	P	16th	1861-1862	Discharged
17	Charles Hall	Private	Q	17th	1861-1862	Discharged
18	George King	Private	R	18th	1861-1862	Discharged
19	Edward Lewis	Private	S	19th	1861-1862	Discharged
20	Samuel Miller	Private	T	20th	1861-1862	Discharged
21	Benjamin Moore	Private	U	21st	1861-1862	Discharged
22	Richard Taylor	Private	V	22nd	1861-1862	Discharged
23	Joseph Wilson	Private	W	23rd	1861-1862	Discharged
24	Samuel Clark	Private	X	24th	1861-1862	Discharged
25	John Adams	Private	Y	25th	1861-1862	Discharged
26	Robert Baker	Private	Z	26th	1861-1862	Discharged
27	Thomas Campbell	Private	AA	27th	1861-1862	Discharged
28	Charles Evans	Private	AB	28th	1861-1862	Discharged
29	George Green	Private	AC	29th	1861-1862	Discharged
30	Edward Hall	Private	AD	30th	1861-1862	Discharged
31	Samuel King	Private	AE	31st	1861-1862	Discharged
32	Benjamin Lewis	Private	AF	32nd	1861-1862	Discharged
33	Richard Miller	Private	AG	33rd	1861-1862	Discharged
34	Joseph Moore	Private	AH	34th	1861-1862	Discharged
35	Samuel Taylor	Private	AI	35th	1861-1862	Discharged
36	John Wilson	Private	AJ	36th	1861-1862	Discharged
37	Robert Clark	Private	AK	37th	1861-1862	Discharged
38	Thomas Adams	Private	AL	38th	1861-1862	Discharged
39	Charles Baker	Private	AM	39th	1861-1862	Discharged
40	George Campbell	Private	AN	40th	1861-1862	Discharged
41	Edward Evans	Private	AO	41st	1861-1862	Discharged
42	Samuel Green	Private	AP	42nd	1861-1862	Discharged
43	Benjamin Hall	Private	AQ	43rd	1861-1862	Discharged
44	Richard King	Private	AR	44th	1861-1862	Discharged
45	Joseph Lewis	Private	AS	45th	1861-1862	Discharged
46	Samuel Miller	Private	AT	46th	1861-1862	Discharged
47	Benjamin Moore	Private	AU	47th	1861-1862	Discharged
48	Richard Taylor	Private	AV	48th	1861-1862	Discharged
49	Joseph Wilson	Private	AW	49th	1861-1862	Discharged
50	Samuel Clark	Private	AX	50th	1861-1862	Discharged
51	John Adams	Private	AY	51st	1861-1862	Discharged
52	Robert Baker	Private	AZ	52nd	1861-1862	Discharged
53	Thomas Campbell	Private	BA	53rd	1861-1862	Discharged
54	Charles Evans	Private	BB	54th	1861-1862	Discharged
55	George Green	Private	BC	55th	1861-1862	Discharged
56	Edward Hall	Private	BD	56th	1861-1862	Discharged
57	Samuel King	Private	BE	57th	1861-1862	Discharged
58	Benjamin Lewis	Private	BF	58th	1861-1862	Discharged
59	Richard Miller	Private	BG	59th	1861-1862	Discharged
60	Joseph Moore	Private	BH	60th	1861-1862	Discharged
61	Samuel Taylor	Private	BI	61st	1861-1862	Discharged
62	John Wilson	Private	BJ	62nd	1861-1862	Discharged
63	Robert Clark	Private	BK	63rd	1861-1862	Discharged
64	Thomas Adams	Private	BL	64th	1861-1862	Discharged
65	Charles Baker	Private	BM	65th	1861-1862	Discharged
66	George Campbell	Private	BN	66th	1861-1862	Discharged
67	Edward Evans	Private	BO	67th	1861-1862	Discharged
68	Samuel Green	Private	BP	68th	1861-1862	Discharged
69	Benjamin Hall	Private	BQ	69th	1861-1862	Discharged
70	Richard King	Private	BR	70th	1861-1862	Discharged
71	Joseph Lewis	Private	BS	71st	1861-1862	Discharged
72	Samuel Miller	Private	BT	72nd	1861-1862	Discharged
73	Benjamin Moore	Private	BU	73rd	1861-1862	Discharged
74	Richard Taylor	Private	BV	74th	1861-1862	Discharged
75	Joseph Wilson	Private	BW	75th	1861-1862	Discharged
76	Samuel Clark	Private	BX	76th	1861-1862	Discharged
77	John Adams	Private	BY	77th	1861-1862	Discharged
78	Robert Baker	Private	BZ	78th	1861-1862	Discharged
79	Thomas Campbell	Private	CA	79th	1861-1862	Discharged
80	Charles Evans	Private	CB	80th	1861-1862	Discharged
81	George Green	Private	CC	81st	1861-1862	Discharged
82	Edward Hall	Private	CD	82nd	1861-1862	Discharged
83	Samuel King	Private	CE	83rd	1861-1862	Discharged
84	Benjamin Lewis	Private	CF	84th	1861-1862	Discharged
85	Richard Miller	Private	CG	85th	1861-1862	Discharged
86	Joseph Moore	Private	CH	86th	1861-1862	Discharged
87	Samuel Taylor	Private	CI	87th	1861-1862	Discharged
88	John Wilson	Private	CJ	88th	1861-1862	Discharged
89	Robert Clark	Private	CK	89th	1861-1862	Discharged
90	Thomas Adams	Private	CL	90th	1861-1862	Discharged
91	Charles Baker	Private	CM	91st	1861-1862	Discharged
92	George Campbell	Private	CN	92nd	1861-1862	Discharged
93	Edward Evans	Private	CO	93rd	1861-1862	Discharged
94	Samuel Green	Private	CP	94th	1861-1862	Discharged
95	Benjamin Hall	Private	CQ	95th	1861-1862	Discharged
96	Richard King	Private	CR	96th	1861-1862	Discharged
97	Joseph Lewis	Private	CS	97th	1861-1862	Discharged
98	Samuel Miller	Private	CT	98th	1861-1862	Discharged
99	Benjamin Moore	Private	CU	99th	1861-1862	Discharged
100	Richard Taylor	Private	CV	100th	1861-1862	Discharged



Œ U V R E S

COMPLETTES

D'YOUNG,

TRADUITES DE L'ANGLOIS

PAR M. LE TOURNEUR.

Avec douze Figures.

TOME V.



A PARIS;

Chez DUFART, Imprimeur-Libraire

AN QUATRIEME, ou 1796.

LES
T O M B E A U X
D' H E R V E Y.

Plurima mortis imago. (V I R G .)

Je voyageois sans affaires dans la Province de Cornouaille : ma route me conduisit dans un de ses Villages les plus peuplés , et je m'y arrêtai.

Il est dans la vie de certains jours où l'homme se sent plus de penchant pour méditer que pour agir. Nous étions dans la saison de l'automne, saison qui excite à la rêverie, et qui plus que les autres verse dans les ames sensibles les pensées et la douce mélancolie. La beauté extérieure de l'Eglise avoit attiré mes regards : cette disposition de mon ame y porta mes pas.

Ses portes, comme celles des cieux, étoient ouvertes à tout le monde, et ne refusoient personne. J'entre, et bientôt sous ces voûtes sacrées, dans leur paix profonde, mon ame se remplit d'une foule de pensées sérieuses et teintées d'une tristesse qui avoit sa douceur : je me plongeai dans la méditation.

Son vaisseau étoit antique. . . . Que de siècles écoulés déjà, depuis que les mains qui l'ont bâti sont en poussière ! Il s'élevait au milieu d'un cimetière vaste, isolé, loin du tumulte et du bruit. L'édifice étoit spacieux et d'une belle structure : tout son ensemble respiroit une noble simplicité. Un rang de colonnes régulières partageoit sa longueur, et soutenoit sa voûte avec majesté. La lumière affoiblie dans son passage n'introduisoit qu'un jour sombre qui donnoit aux objets un air plus grave et plus sérieux. Le silence, la solitude du lieu, en redoubloient la sainte horreur, et rendoient son aspect plus solennel et plus auguste ; une terreur religieuse s'emparoit insensiblement de mon ame. A mesure que j'avançois morne et pensif dans sa profondeur, je sentoie dans mon cœur toutes mes pas-

sions se calmer et s'éteindre ; je voyois les riantes images du monde s'effacer de ma mémoire , comme les songes à l'instant du réveil.

Je me prosterne , j'adore l'éternelle Majesté qui remplit le trône des cieux , et que ne peut enfermer l'enceinte des Temples que nos foibles mains élevent sur la terre... Je levais les yeux : mes regards tomberent sur une inscription que grava sans doute l'Architecte, qui, satisfait d'avoir conduit son ouvrage à sa perfection, en exprima sur la pierre la reconnoissance.

Oh ! que la reconnoissance est estimable , sur-tout quand elle a pour objet le Bienfaiteur suprême ! C'est le sentiment le plus pur qui puisse entrer dans le cœur de l'homme ; c'est le principe le plus noble qu'il puisse donner à ses actions. Le repentir suppose le crime , la priere marque l'impuissance ; mais la reconnoissance est une vertu désintéressée , généreuse , céleste. Oui , ce sentiment sublime est le seul qui suive l'homme dans les cieux,

8 LES TOMBEAUX

où il n'y a plus ni pardon ni grâces à demander. (1)

Un objet plus sérieux s'empara bientôt de toute mon attention. J'aperçus le pavé du Temple couvert d'un bout à l'autre de caracteres et d'épithaphes pressés. Je crus voir en ce moment déployé devant moi le terrible rouleau d'Ezéchiel, dont les pages lugubres ne renfermoient que deuil, lamentations et malheurs. Ces fatales écritures importunoient mes yeux, et sembloient les solliciter de lire leur muet langage... Eh! que veulent-ils m'apprendre ces tristes interprètes? Hélas! ils veulent me dire que sous leur étroite surface furent déposées quelques portions d'argile, qui maintenant insensible, mais autrefois animée, eut le mouvement, la vie et la parole. » Nous sommes

(1) Ici étoit une longue digression sur le Temple de Salomon, que j'ai supprimée. *Hervey* étoit très-savant; il a trop mis d'érudition dans un Ouvrage où il devoit toujours parler à l'imagination et au cœur.

» chargées , me disent-elles , d'en con-
» server les noms. Sans nous , sans cette
» pierre fidelle qui parle d'eux encore ,
» leurs noms et leur mémoire seroient
» déjà tombés dans un oubli éternel. «

Grand Dieu ! me dis-je alors à moi-même , dans quelle position je me trouve ici ! Autour de moi la majesté du Créateur ! sous mes pieds les ossemens de mes semblables ! C'est bien ici que je dois m'écrier avec le Patriarche : » Oh que ce
» lieu est auguste et terrible ! C'est ici
» qu'il convient à l'homme d'être sérieux,
» et de tenir son ame ouverte aux inspi-
» rations de la Religion. Puissé-je n'en-
» trer jamais dans cette demeure sacrée
» qu'avec terreur et respect ! «

Plût à Dieu qu'ils fussent sages, dit en mourant le Législateur d'Israël ! et ce fut le dernier vœu qu'il fit pour son peuple. *Oh ! plût à Dieu qu'ils compris-
sent bien seulement ceci , et qu'ils eus-
sent toujours les yeux sur le terme de
leurs jours !* Mortels , c'est à vous que ce vœu s'adresse ; c'est sur les tombeaux qu'il faut venir étudier ce qu'il vous importe de connoître. Au milieu d'un monde bruyant et du tumulte des affaires , vous

10 LES TOMBEAUX

ne pouvez entendre cette grande leçon. Venez dans ces demeures silencieuses, et votre ame alors tranquille, sera frappée de la voix qui s'élève du fond de ces urnes. C'est ici (1) que le plus grand des Maîtres, le tombeau, tient son école de vérité. Viens donc, attention calme, viens recueillir mes pensées. Et toi, Esprit céleste, éclaire moi d'un de tes rayons, afin que je lise utilement ces pages instructives, et que j'apprenne à mourir.

En examinant le dépôt de la mort, j'y vois l'amas d'une foule d'hommes entas-

(1) *The man how wise, who, sick of gaudy scenes,
Is led by choice to rake his fav'rite Walk
Beneath Death's gloomy, silent, cypress shades,
Unpierc'd by vanity's fantastic Ray!
To read his monuments, to weigh his dust,
Visit his vaults, and dwell among the tombs!*

(Night-thoughts.)

Heureux le Sage qui, dégoûté des vains plaisirs du monde, s'enfonce par choix sous l'ombre épaisse et silencieuse des cyprès, visite les voûtes sépulchrales que le seul flambeau du trépas éclaire, lit les épitaphes des morts, pese leur poussière, et se plaît au milieu des tombeaux.

(Cinquieme Nuit.)

sés sans distinction pêle-mêle, (1) sans distinction et sans ordre. Comme ils dorment ensemble, tous en paix, tous amis ! Ni le rang ni la place ne sont plus disputés dans cette maison de deuil. Nul n'y paroît empressé d'être salué le premier, et la poussière de l'homme du peuple est sans respect pour la poussière des Grands. Le vieillard plein d'années et d'expériences, qui vivant étoit regardé comme l'oracle de son siècle, ne se plaint point d'être étendu aux pieds d'un enfant. Ici le serviteur et le maître portent la même livrée : ici l'indigent repose d'un sommeil aussi doux que le plus riche propriétaire. Une tombe de gazon pour le pauvre ; un sépulchre de pierre, orné de vaines figures, pour le riche : voilà tout ce qui les distingue.

Pourquoi donc, me disoient mes pensées, pourquoi faire tant de bruit pour la supériorité ou la préséance, puisque la mort doit sitôt nous rendre tous égaux ? Pourquoi chercher à nous élever en abais-

(1) *Mista senum ac juvenum densentur funera.*

(Hor.)

sant les autres , puisque dans peu de jours nous serons tous rangés de niveau dans la tombe , et ne formant qu'une même poussière ? Ah ! puisse cette réflexion humilier mon orgueil , et l'abaisser aussi bas que le sera dans peu ma demeure.

Sans doute parmi ces débris confus de l'humanité , il se trouve des hommes qui vécurent ennemis. La mort , cet arbitre qui juge sans appel , a étendu sa main sur les deux parties , et a terminé les querelles de la vie. (1) Le tombeau les a reconciliés. Peut-être que leurs ossements , à mesure que le tems les brise et les dissout , se rapprochent , s'embrassent et mêlent ensemble leur poussière. Oh ! puissions - nous apprendre de ces cendres reconciliées à ne pas éterniser le souvenir des injures , à calmer la fièvre de nos ressentimens , et à étouffer tout esprit de vengeance ! Ah ! que ne voit-

(1) *Hi mutus animorum atque hæc certamina tanta.
Pulveris exigui jactu compressa quiescent.*

(VIRG.)

on régner parmi les vivans cette union ,
cette paix , qui regnent dans la société
des morts !

Mais quel est celui que couvre cette
pierre dont la blancheur pure paroît être
l'emblème de l'innocence ? Appro-
chons. . . . C'est un enfant qui reçut et
rendit presque au même instant son ame
tendre et fugitive. Il n'a point connu la
peine et la douleur ; il ne s'est arrêté
qu'un moment aux portes de la vie , pour
laver sa tache originelle , et aussi-tôt il
a dit un adieu rapide au tems et à la ter-
re , et s'est élancé du berceau dans la
tombe. Qu'a-t-il donc entrevu dans no-
tre monde de si rebutant et de si insup-
portable , pour en sortir si brusquement ?
Seroit-ce que ce jeune étranger , lorsqu'il
goûta la vie , trouva la coupe trop amere ,
et détournant la tête , refusa d'en boire
davantage ? Dégoûté par ce premier es-
sai , il aura fui du monde pour se sauver
dans la paix du tombeau qui lui sembla
plus douce et plus tranquille.

Heureux et rapide passager , à peine

tu quittas le rivage , que tu te vis entret dans le port ! Plus que toi pourtant ils méritent d'être heureux , ceux qui ont surmonté les flots et les tempêtes d'un long et dangereux trajet , qui ont soulagé dans la route les compagnons de leurs travaux , et laissé l'exemple de leur courage aux voyageurs qui les suivent.

Mais n'en sois point jaloux. Novice accepté sans avoir subi d'épreuve , tu fus exempté de sentir la plus légère atteinte de tous ces maux dont sont accablés tes parens qui te survivent. Heureux enfant , tu ne les as point connus , ces maux cruels qui arrachent de fréquens soupirs au courage le plus constant ! Tu n'as point senti ces traits déchirans que laissent si souvent dans nos cœurs les plus doux plaisirs , alors qu'ils expirent.

Tristes parens , quittez ce deuil et séchez vos pleurs. Pourquoi vous affliger de ce que votre enfant est couronné par la victoire , avant même d'avoir combattu ? Peut-être que le suprême Arbitre des événemens prévoyoit dans l'avenir quelque piège inévitable où succomberoit sa

jeunesse , ou qu'il a voulu le sauver de quelque affreux revers que lui réservait la vie. Pourquoi vous plaindre de sa tendre prévoyance ? Que lui reprochez-vous ? C'est une jeune fleur qu'il a pris soin de renfermer dans la serre et de sauver , avant que le tonnerre commençât à gronder , et que la saison des orages fût arrivée. Ah ! souvenez-vous que cet enfant si cher n'est pas perdu , mais qu'il est seulement soustrait au mal futur. (1)

Et nous qui sommes condamnés à supporter le poids du jour et de la chaleur , ne soyons pas découragés ; songeons qu'il est plus glorieux d'être entrés dans la lice , et qu'un combat plus long donne un plus grand prix à la victoire. Le Maître

(1) *Happy the Babe , who privileg'd by fate
To shorter labour , and a lighter weight ,
Receiv'd but yesterday the gift of breath
Order'd to morrow to return to death.*

(Prior.)

Heureux l'enfant privilégié , dont le destin abrége la course et les travaux , et qui reçut hier le don ou plutôt le fardeau de la vie , pour le rendre dès demain à la mort.

qui doit nous payer nos travaux sait les apprécier. Remplissons notre tâche, et reposons-nous sur lui du salaire.

Ici sont ensevelies les délices d'une mere passionnée, et l'espoir évanoui d'un tendre pere. Ce jeune homme croissoit heureusement, comme une plante arrosée avec soin; mais lorsque le cédre altier commence à allonger sa cime, dans l'âge où il alloit devenir l'orgueil de la forêt et le roi des arbres qui l'environnoient, la hâche, hélas! s'attache à sa racine. Le coup fatal est porté; il tombe, et ses rameaux superbes sont étendus et souillés dans la poussiere: ainsi tomba ce jeune homme au printems de ses jours, entraînant dans sa chute et les flatteuses espérances d'un pere qui lui donna l'être, et les projets ambitieux de la mere qui le porta dans son sein.

Ah! ce dut être un spectacle déchirant, de voir ces tristes parens conduire au tombeau le corps inanimé de leur fils! il me semble que je les vois encore abymés dans la tristesse, debout sur les bords de

cette tombe , immobiles et ressemblans à des statues qui versent des pleurs. Oh ! quels énergiques tableaux de douleurs ! Non , ce n'est point une illusion ; je suis mêlé dans la foule qui suit ce convoi funebre , j'entends ses derniers adieux à ce fils tant chéri d'elle. Tandis que la triste cérémonie s'acheve , je la vois muette et stupide , appuyée , abandonnée dans les bras de l'époux qui partage ses maux. Mais bientôt son cœur ne peut plus soutenir le poids qui l'opprime. Ce silence la tue : la tendresse l'entraîne au bord de la tombe : toute son ame est dans ses yeux : elle plonge ses regards sur le cercueil. Penchée sur la fosse , elle veut voir encore une fois son fils , avant que la tombe se ferme sur lui : elle le voit , et s'écrie , dans des accens qu'interrompent mille fois ses sanglots : » Adieu , mon fils , mon » fils ! mon cher enfant !.... Ah ! plutôt à » Dieu que je fusse morte au lieu de toi ! » Cher fils , adieu ; pour jamais avec toi » tout mon bonheur sur la terre... Rien » ne pourra me consoler ; j'irai pleurant » tous les jours de ma vie jusqu'à ce que » la douleur m'entraîne dans la tombe. «

18 LES TOMBEAUX

Peres et meres, si vous aimez vos enfans, si vos entrailles s'émeuvent à la vue de ces gages de vos tendresses conjugales, je vous en conjure, n'épargnez rien pour les former à la vertu. Alors, s'ils vivent, vous goûterez de la joie, et vous ne resterez point sans consolations, s'il vous faut les perdre. Si la durée de leurs jours est prolongée, ils seront l'appui de votre vieillesse, et leur société sera comme un baume qui adoucira l'amertume de vos derniers ans. Si la mort tranche par le milieu le fil de leur vie, vous pourrez sans désespoir les confier à la terre, et vous remporterez l'espérance de les revoir un jour dans vos bras, heureux et immortels.

Ah ! je sens avec vous combien il est cruel pour une mere de se voir séparée d'un fils qui tenoit à son cœur par tous les liens les plus tendres, d'un fils qu'elle avoit tant de fois pressé de ses bras caressans, qui faisoit le plaisir de ses yeux et le soutien de sa famille, de le voir tout-à-coup arraché de son sein, et précipité dès sa jeunesse dans l'affreux séjour de la corruption. Et pourtant, réfléchissez-y, et songez combien il seroit plus cruel

encore de suivre son cercueil au milieu
de ces pensées amères. » Ce fils qui m'é-
» toit si cher , est sorti du monde dans
» un âge où il étoit capable de distin-
» guer le bien et le mal , sans avoir
» appris de moi le grand but pour le-
» quel Dieu l'avoit fait naître. Il a reçu
» de moi une existence de quelques an-
» nées qui sont déjà passées , mais il
» n'en a point reçu ces leçons précieuses
» de vertu, ces avis salutaires qui au-
» roient assuré son bonheur dans l'état
» permanent où il vient d'entrer. Son
» corps est maintenant dans la terre ,
» pour achever d'y périr et de se dis-
» soudre. Hélas ! que sais - je si son ame
» jouit d'un plus heureux sort ? Grand
» Dieu, que je crains pour lui ta justice !
» Peut-être tandis que je répands ici de
» vaines larmes sur sa mort prématu-
» rée , il maudit ailleurs le jour mal-
» heureux où il reçut la vie d'une mere
» négligente qui ne lui parla jamais de la
» vertu. «

Non, il n'est point de douleur égale aux
tourmens de ces remords accablans.

Voici un monument qui m'annonce un événement bien tragique. Quatre figures dans l'attitude de la douleur, l'air morne et chagrin, penchent sur la tombe leurs têtes affligées. Il n'est pas possible de les contempler sans que la tristesse qui respire sur ces marbres insensibles, ne se communique au cœur. Lisons. Hélas ! c'est un jeune homme de vingt-huit ans. Dans la vigueur de la santé, dans la force de la jeunesse, une mort soudaine l'a terrassé. Ah ! sans doute il étoit loin de songer alors que son heure fatale fût si proche. Et en effet, qui eût pu soupçonner que cet astre brillant dût s'éclipser pour jamais au milieu de sa course ? Il avoit la démarche de la force, le visage fleuri de la santé : tout annonçoit aux yeux des mortels le présage certain d'une longue suite d'années. Lui-même il envisageoit avec complaisance la longue perspective des plaisirs qui alloient se succéder pour lui sur la terre, lorsqu'un coup inattendu descend du bras

tout-puissant , et l'écrase comme le frêle vermisseau qui meurt entre nos doigts.

O désespoir ! il touchoit à son heure nuptiale. Plein de l'idée de son bonheur, son cœur disoit , en soupirant d'amour :
» Encore quelques jours , et je vais pos-
» séder l'objet de mes vœux. Je pourrai
» dire enfin, elle est à moi la beauté
» qui me charme : je pourrai jouir en
» elle de tout ce que mon cœur de-
» sire. «

Si dans le délire où l'égaroit ce songe enchanteur , un ami fidele lui eût seulement montré le tombeau de loin , lui eût parlé du terme où tout finit , qu'il eût été choqué de sa réflexion importune, qu'il eût trouvé sa voix sinistre ! Eh bien, tandis qu'il sentoit ses veines animées de tout le feu de la vie , que sa tête étoit enivrée des illusions d'une félicité imaginaire , il chanceloit sur le bord de l'abyme : il fait un pas de plus dans l'avenir , il y tombe ?... O vicissitude affreuse ! la fête de ses noces s'est changée en lugubres funérailles !... O infortune à jamais déplorable ! faire naufrage au port , périr à la vue du bonheur ! Quel monument frappant j'ai là sous mes yeux de l'humai-

ne fragilité ! O vous que la jeunesse enivre et qui vivez sans soin de l'avenir , approchez , lisez cette date , et ne vous répondez plus du lendemain.

Tandis que sa jeune épouse préparoit le lit nuptial , qu'elle l'ornoit de ses plus riches parures , qu'elle arrangeoit de ses mains le duvet où son bien-aimé devoit reposer sa tête , l'impitoyable mort... Ah ! ne vous fiez point à la jeunesse , à la santé , à rien de mortel : il n'est de certain et d'immuable que le Dieu qui ne change point : la mort lui préparoit un autre lit dans la terre : c'est à celui-là qu'il est porté , non pas au milieu d'un cortège d'amis joyeux et folâtres , mais dans un froid cercueil suivi d'une longue file de visages en deuil et dans un morne silence ; c'est dans ce lit de terre qu'il doit passer seul la longue nuit pour ne s'en relever qu'à l'instant où les cieux auront cessé d'être (1).

(1) C'est un malheur de ce genre que Pline le jeune a peint des couleurs les plus touchantes dans une lettre adressée à Marcellinus.

O triste planè acerbumque funus ! ô morte ipsâ mor-

Peut-être qu'en ce moment sa jeune amante achève sa parure, dans l'attente de son bien-aimé; peut-être que dans l'impatience dont son cœur est pressé, comme autrefois la mère de Sisara, elle porte sur la plaine des regards inquiets, murmure de ses lenteurs, et s'étonne de

tis tempus indignius ! Jam destinata erat egregio juveni ; jam electus nuptiarum dies ; jam nos advocati. Quod gaudium quo mœrore mutatum est ! Non possum exprimere verbis quantum animo vûnus acceperim , cum audivi Fundanum (ut multa luctuosa dolor invenit) præcipientem , quod in vestes , margaritas , gemmas fuerat erogaturus , hoc in thura , et unguenta et odores impenderetur.

O mort vraiment funeste et prématurée ! Eh dans quel tems !... O idée plus révoltante et plus amère que sa mort même ! Elle étoit sur le point d'épouser un jeune homme accompli. Le jour des noces étoit arrêté : nous y étions déjà invités. Hélas ! quel changement ! De quelle joie à quel deuil nous avons passé en un moment ! Non , je ne peux vous exprimer par des paroles quel coup je sentis dans mon cœur, lorsque j'entendis Fundanus.... que la douleur est féconde en tristes inventions ! lorsque je l'entendis donner ordre lui-même que tout ce qu'il devoit donner pour des bijoux , des perles , des diamans , fut employé en baumes , en essences , en parfums !

ne pas voir son char voler vers elle. Elle est loin de penser que son amant n'a plus rien de commun avec les choses de la terre ; que des soins éternels occupent maintenant son ame , et qu'il ne lui reste pas même un souvenir de sa tendre Lucinde. Va , vierge infortunée , et cruellement déçue , va pleurer l'instabilité des choses humaines ; apprend à ton cœur à n'aspirer désormais qu'après des biens immuables et sûrs. Ton aimable , ton cher Fidelio dort maintenant dans d'autres embrassemens ; il ne sera point amoureux-ment pressé de tes bras ; il est étreint des bras glacés de la mort , dans l'oubli... dans l'Eternel oubli de ce monde. . . . et de toi.

A ce spectacle , l'homme est tenté d'élever la voix , d'insulter la mort de ses cris , et de reprocher à ce tyran sa cruauté bizarre. Elle se plaît à renverser l'ordre de la nature ; et lorsqu'elle cherche des victimes , elle se fait un jeu barbare de prendre par la fin le registre des vivans. La cruelle passera , la faux suspendue et sans frapper , sur la couche d'un vieillard décrépît qu'elle y laisse languir , pour courir moissonner l'enfance qui ne
fait

fait que d'éclorre à la vie, la jeunesse dans sa fleur épanouie, l'adulte dans la vigueur et la pleine maturité de l'âge.

» O enfans des hommes ! au milieu de
» la vie , vous êtes dans la mort : nul
» ne peut échapper à ses coups. Soudain
» et rapide comme la foudre, le trait nous
» atteint et nous renverse en un clin
» d'œil. Il n'est point d'autre sûreté que
» d'être toujours prêts : nul ne peut de-
» viner la victime qui sera frappée la pre-
» mière. Encore une fois, soyez toujours
» prêts ; car à l'heure que vous n'y pen-
» serez pas... « O avertissement terrible !
il me semble l'entendre retentir de tombe
en tombe comme un tonnerre , et porter
l'effroi dans mon ame.

Eh ! voici encore un tombeau qui me le répète. C'est un homme enlevé de la vie , et rapidement traîné au tribunal de l'Eternel, sans qu'il ait eu le loisir de prendre congé de ses amis , étonnés de pleurer sa mort imprévue. Cet infortuné fut tué par un coup du hasard.

Un coup du hasard ! Mortels aveugles,

Tome V.

C

ce coup est parti d'une main bien sûre , mais invisible. C'est Dieu qui conduit ce que vous appelez *hasard*. Rien n'arrive par l'effet d'une aveugle fatalité : il n'est point d'événemens que n'ait prévus , que n'ait fait naître la Sagesse éternelle. Le Dieu qu'environnent les messagers de la mort signe l'ordre , et l'envoie exécuter. L'accident qui nous semble fortuit , n'est que l'agent de ses décrets suprêmes. Un homme bande l'arc , et tire une flèche à l'aventure , disoit le Monarque impie qui en fut atteint et blessé à mort. Il le croyoit ; il se trompoit. Nous ne voyons que l'événement : et le Dieu qui en est l'auteur , se dérobe à nos yeux. Doctrine consolante qui doit sécher les pleurs que nous versons sur la perte de nos amis , qui doit aussi nous inspirer une calme intrépidité au milieu des plus grands périls.

Qu'il est court le passage du tems à l'éternité ! Le pauvre Chrémile ! hélas ! je m'en souviens encore : il se leve d'une table de jeu , et il tombe dans la nuit de la mort. Hier Corinne se livroit à la joie dans un bal brillant : sa gaïeté folâtre animoit toute l'assemblée , ses gra-

ces et sa parure charmoient tous les yeux : aujourd'hui pâle et défigurée , son corps est étendu sans mouvement dans un cercueil, et va grossir la poussière des morts... Le jeune Atticus ne vivoit que dans l'espoir de jouir du Palais qu'il venoit de faire construire : impatient de s'y voir établir , il hâtoit la fin de l'ouvrage , il n'en jouira pas une heure ? Le plus beau jour en éclaire les superbes appartemens ; mais les yeux du maître sont déjà fermés et couverts dans une nuit éternelle. Il n'ira point rêver sous l'ombrage de ses jardins si magnifiquement plantés ; il est descendu dans les sombres vallées de la mort.

Tandis que je médite au milieu de ces tombeaux , une foule de mortels périssent en cet instant d'une mort aussi tragique. L'œil de l'Etre qui plonge sur ce globe , et d'un regard embrasse tous ses habitans , y voit à cette heure même autant de désastres et de deuils , qu'en offroit l'Egypte dans la nuit où l'Ange exterminateur lançoit ses traits sur cette Nation dévouée. L'un sans vie tombe de son siege , et ne répond plus aux cris de ses parens consternés. L'autre expire sous

l'arbre même où il étoit venu se reposer et jouir de la vue d'un paysage agréable. D'autres sont frappés, retournant pleins d'impatience et de joie dans leur patrie, dans leurs foyers, qu'ils ne reverront plus. Ceux-là sont arrêtés avec le gain de l'injustice entre les mains; ceux-ci dans l'acte même de la débauche ou de la cruauté.

Ah! quelle foule de dangers et d'écueils imprévus, inévitables, assiegent notre frêle existence! Un coursier fougueux renverse son cavalier, et l'écrase sur la pierre. Un édifice s'écroule, et ensevelit les passans sous ses ruines: une ardoise fatale se détache du toit, tombe, et nous tue. L'atome le plus léger peut détruire la constitution la plus robuste. Que dis-je? la mort est dans l'air que nous respirons, dans l'aliment qui nous nourrit, dans le sang qui nous anime. Le repos nous est mortel comme le travail; nous périssons d'abondance comme de besoin; par-tout la mort s'insinue et circule dans les sources mêmes de la vie.

Et toi aussi , infortunée Sophronie , que je retrouve ici ! Le marbre noir dont ce pilier est revêtu m'apprend qu'on déposa dans ce lieu les restes de cette mere tant pleurée qui mourut en donnant la vie. O calamité trop souvent répétée ! Le rejeton naît, et la tige meurt ! L'enfant respire le premier souffle de la vie , la mere exhale le dernier ! Elle expire au milieu du sourire maternel ! O vue touchante ! le même instant la voit mere et cadavre insensible ! Heureuse encore , si elle n'expire pas dans des douleurs inutiles et cruelles, et si son sein ne devient pas le tombeau de son enfant ! Mais que dis-je ? Ah ! ce malheur est le moins déplorable ! Il vaut mieux pour ce frêle étranger qu'il soit arrêté dans son passage du néant à l'être , que d'entrer dans la vie, pour y être accueilli par l'infortune. Il vaut mieux qu'il reste enseveli dans le sein qui l'a conçu , que d'être exposé sur la mer du monde à la merci de ses hasards , privé de la tendre mere qui eût affermi les pas de son enfance , et servi de guide à sa jeunesse.

La beauté du marbre et des figures qui l'environnent, distingue ce monument de tous les autres. Sans doute qu'il fut élevé par une main savante que conduisoit un cœur sensible ; sans doute que le Sculpteur arrosa son ouvrage de ses pleurs , et ne crut jamais faire assez pour honorer la mémoire de la triste Sophronie. Cette draperie d'une blancheur éblouissante et dure , ce poli parfait et si doux au toucher , ces ornemens délicats et finis , mais simples et sans faste , tout rappelle , tout exprime aux yeux sa beauté , son innocence , sa candeur , la douceur de son caractère , la bonté de son cœur : elle étoit un modele de toutes les vertus.

Mais , hélas ! belle infortunée , que t'ont servi tant d'attraits et de charmes ! que t'ont servi l'éclat dont étinceloient tes yeux , et les chastes plaisirs de ta jeunesse fleurie , et le lustre de ta naissance ! Tous ces dons brillans n'ont pu te secourir contre les violences de l'inexorable mort : ni l'estime universelle et méritée de tes amis , ni la tendresse de ton époux ivre d'amour , ni tes vertus irré-

prochables, n'ont pu t'obtenir un jour de plus.

Ces lampes qui brûlent dans le silence, ce cœur enflammé, ces palmes qui fleurissent, cette couronne qui brille, toutes ces images qui vivent sur le marbre, expriment à l'œil intelligent la vigilance de sa foi, la ferveur de sa piété, sa victoire sur le monde, et le diadème céleste que le Juge Suprême réserve à son front triomphant.

Qu'il étoit heureux l'époux dont cette femme vertueuse partageoit la couche et les destins ! Leurs âmes dans un accord parfait savoient s'entendre et se répondre. Que leurs entretiens étoient doux et tendres ! L'hymen les tenoit unis avec des liens de fleurs : ils goûtoient tous les biens de l'union conjugale. Toutes leurs peines, tous leurs plaisirs étoient communs. Point de joie que cette société ne rendît plus délicieuse : point d'affliction que ce partage ne rendît plus léger. Pour jouir d'un bonheur parfait, il ne leur manquoit plus que de se voir renaître dans des enfans, de les voir croître et s'élever autour d'eux ; que de retrouver les traits de l'épouse et de l'époux mêlés sur leurs

visages innocens , et de s'aimer encore plus dans ces images vivantes. » Accorde-nous ce don , disoient-ils au ciel , unissant leurs prieres , et nos vœux seront comblés : non , nous ne te demanderons plus rien. «

Hélas ! que les mortels sont aveugles sur l'avenir ; (1) qu'ils savent peu discerner ce qui leur est réellement avantageux ! » Donne-moi des enfans , disoit Rachel , ou je meurs. « O vœux imprudens ! Elle meurt en effet... mais de l'accomplissement de son desir. Si les enfans semblent à deux époux une chaîne de fleurs dont la vue et le parfum réjouiront leur cœur et leurs yeux , la mort ou le malheur sauront bien s'y enlacer , et y déposer de l'amertume. Lorsque notre ame se passionne pour un objet , et fatigue le ciel de sa priere importune , le ciel peut nous répondre : » Vous ne savez pas ce que vous demandez ! « La pro-

(1) *Nescia mens hominum fati , sortis quæ futuræ ?
Tueno tempus erit , magno cum optaverit emptum ,
Inractum pallanta , et cùm spolia ista diemque Oderit.*

vidence retient - elle dans ses mains le bien que nous la pressons de nous abandonner? C'est par pitié qu'elle nous le refuse : son refus nous annonce que ce bien sera la cause de nos larmes ou l'instrument de notre perte. Nous sommes des malades dont le goût dépravé rejette l'aliment qui portoit la santé, et choisit le poison qui recelle la mort. L'imagination en délire nous promet dans la possession d'un objet un bonheur sans mélange. Ce bien vient dans nos mains... c'est un malheur.

Apprenons donc à modérer nos desirs; ne nous passionnons jamais pour telle ou telle forme de bonheur. Reposons-nous sans volonté sur l'éternelle sagesse, et laissons la choisir pour nous les événemens de notre vie. Obéir à ses lois, c'est être parfaitement libre : attendre tout en paix de sa bonté, c'est assurer notre bonheur, et nous épargner des regrets.

Quelle est cette pierre isolée et simple posée sans appareil sur la terre? Modeste sans ornemens, elle paroît placée

par la main économe de la médiocrité. J'apperçois seulement une courte inscription... mais les caracteres en sont effacés... j'ai peine à en saisir le sens... Monument infidele , as-tu laissé périr le nom qu'on te chargea de conserver ? ou bien ces lettres seroient - elles usées par les larmes d'une famille désolée qui seroit venue souvent pleurer sur ce tombeau ?... Regardons de plus près... Ah ! c'est un pere dont les cendres sont ici ! un pere chéri , enlevé à ses foibles enfans avant qu'il les eût établis dans le monde , avant qu'il eût achevé d'affermir leurs vertus et leurs principes.

Oui, voilà le malheur le plus déplorable , le plus compliqué de maux qui se soit encore offert à mes réflexions ! La chambre où expire un pere de famille, présente le spectacle le plus touchant et le plus triste qu'il soit possible d'imaginer... Je le vois sur son lit funebre, ce pere rendre, cet époux, fidele, cet ami généreux, ce bon maître luttant avec la mort, et prêt de succomber. L'art est à bout : la maladie l'a vaincu : furieuse , elle acheve de briser et de rompre les derniers fils d'une vie si chere , et les liens les plus

sensibles encore qui attachent son cœur à ses enfans à son épouse.

Deux anciens domestiques se tenant à une distance respectueuse , jettent par intervalle sur leur maître des regards où leur ame est peinte , et lui expriment leurs vœux dans leurs soupirs. Il leur commandoit avec tant de douceur ! Lui obéir étoit pour eux un si grand plaisir ! Ce souvenir rend leur douleur plus amère , et fait ruisseler les pleurs le long de leurs joues.

Ses amis , qui tant de fois ont partagé sa joie , et qui savoient l'égayer de leurs doux entretiens , n'entendent plus rien à le consoler. Souffrir avec lui , le regarder d'un œil tendre et compatissant , prier le ciel en silence , hasarder de loin en loin quelques paroles consolantes de l'Ecriture , est tout ce qu'ils peuvent...

Et ses enfans ! ces êtres innocens environnent son lit. Noyés dans leurs larmes , et presque forcenés de douleur , leurs sanglots éclatent. Ils s'écrient : » Nous » quittera - t - il ? nous laissera - t - il , à » notre âge , sans appui , sans ressource , » à la merci d'un monde indifférent et » insensible ? «

Mais c'est dans le cœur de sa malheureuse épouse, c'est-là que vont se réunir toutes ces douleurs partagées, elle en est accablée. En elle souffrent l'amante, l'épouse et la mère Tant d'années et de jours d'une union si tendre, d'une société si pleine de charmes, d'une amitié devenue nécessaire : quelle perte immense ! Hélas ! où trouvera-t-elle cette fidélité rare, ce cœur si confiant, et abandonné sans réserve au sien ? Où retrouver un ami aussi sûr, un protecteur qui veille avec le même intérêt sur elle et sur ses enfans ?... Voyez-la penchée sur le lit où son époux languit ; quels soins, quel empressement pour prolonger une vie plus précieuse que la sienne ! Ou, s'il n'y a plus d'espoir, que ne fait-elle pas pour adoucir du moins les dernières agonies de cette chère moitié d'elle-même ? D'une main tremblante des terreurs qui passent dans sa pensée, elle essuie la froide sueur qui glace les joues livides de son époux. Tantôt de ses bras suspendus elle soutient sa tête défaillante, tantôt elle l'a repose doucement sur son sein agité. Comme elle le fixe de ses regards muets ! comme elle observe dans

un silence morne et d'un œil attendri, son visage pâlisant et ses traits qui se défigurent ! Mille tendres passions soulèvent son sein palpitant ; son cœur se gonfle et se déchire.

Cependant ce bon pere souffrant dans tout son être, soumet son ame et ses douleurs à la volonté de l'Etre-Suprême, et sa résignation victorieuse le rend supérieur à ses maux. Il est profondément affecté du deuil de ses domestiques fideles : ses entrailles se déchirent à la vue de son épouse qui sera bientôt une veuve inconsolable et délaissée ; de ses enfans qui vont être bientôt de tristes orphelins sans appui. Ces réflexions cruelles le consternent et l'écrasent, mais son cœur résiste au désespoir. La Religion le relève et le soutient : l'espérance d'un bonheur qui s'approche, le rafraîchit et le console. Dans les intervalles que lui laissent ses douleurs, c'est lui qui console ceux qui essayoient de le consoler : il souffre avec toute la majesté qu'il est possible de conserver dans l'excès de ses maux.

Son ame, sur le point d'abandonner son argile qui s'écroule, recueille toutes ses forces, et fait un dernier effort. Il se

38 LES TOMBEAUX.

souleve lui-même , et sur son lit assis , il tend à ses serviteurs une main décharnée qu'ils baignent de leurs pleurs, dit un adieu touchant à ses amis , serre de ses bras affoiblis son épouse éplorée , embrasse les chers gages de leur amour mutuel ; et alors exhalant tout ce qui lui reste de forces et de vie dans ce peu de paroles : » Je » meurs , mes chers enfans : mais Dieu » qui ne meurt point, vous reste. Si vous » perdez sur la terre un pere mortel , je » vous en laisse un dans les cieux qui est » éternel. Rien , rien qu'un cœur incré- » dule , ou une vie criminelle , ne peut » vous ravir les soins de sa providence » et les regards de sa tendresse... « Il ne peut continuer ; son cœur est plein et fait des efforts pour parler , mais sa langue se refuse . Après une pause de quelques instans , ranimé encore par un élan de tendresse , il retrouve à grande peine un peu de voix , et avec effort : » Vous ; dit-il , chere moitié de mon » ame , nos chers orphelins n'ont plus » que vous... Je vous laisse accablée » d'embarras et de soins... Mais Dieu » qui défend la cause de la veuve, Dieu » dont la promesse est fidelle, Dieu a

» dit : Je ne t'abandonnerai point. C'est
» cet espoir qui me rend le courage .. Il
» soutiendra aussi le courage de ma bien
» aimée... Et toi , Pere des miséricordes,
» maintenant je remets mon ame entre
» tes mains : plein de confiance en ta
» bonté , *je te laisse mes enfans... qui*
» *n'ont plus de pere....* »

Il s'évanouit à ces mots , tombe renversé sur son lit , et reste quelques instans immobile et privé de sentiment. Comme un flambeau qui se rallume encore , et jette une clarté vive à l'instant qu'il va s'éteindre , le mourant se ranime : ses yeux plus ouverts jettent sur les objets qui l'environnent de longs et douloureux regards. Il auroit voulu parler et achever cette sentence. Il essaya , il commença plus d'une fois les premiers mots ; mais les organes de la parole ne rendoient plus que les sons sourds et inarticulés d'un vase brisé : ces sons expiroient dans sa bouche. Au défaut de la voix , tous ses traits , ses yeux parlent un langage des plus expressifs : le cœur d'un pere et d'un époux s'y montre tout entier. Il jette encore une fois ses regards sur ses chers enfans , qu'il ne vit jamais sans une vive

émotion de joie : il les tourne ensuite sur sa chère épouse, qu'il n'avoit jamais contemplée sans sentir son cœur s'embraser. C'est sur elle qu'il arrête ses yeux mourans : on le vit lui lancer son ame dans une dernière étincelle d'amour, briller un moment d'un rayon céleste, puis s'éteindre et se fermer.

Alors éclate en cris aigus la douleur amassée par le silence au fond des cœurs. Tous fondent en larmes. Ne leur parlez point de consolation : attendez qu'à force de s'épancher, ce fonds de tristesse s'épuise : que le tems en ait calmé la première violence, que la Religion en ait versé son baume sur leur plaie profonde. Alors cette triste famille dans un deuil plus calme, prend les livres sacrés, et cherche cette sentence consolante que ne put achever d'énoncer la bouche religieuse de leur respectable pere. Ils la trouvent dans le Prophète Jérémie. Ils y lisent :
» Laisse-moi tes enfans ; ils n'ont plus de
» pere, je prendrai soin de leurs jours,
» et que ta veuve place en moi sa confian-
» ce « Cette promesse les rassure et ramene un peu de joie dans leur cœur. Les enfans et la mere la recueillent comme un

trésor, et la gravent dans leur mémoire. C'est pour eux un sûr héritage, un fonds de biens inépuisable. Avec ce gage, ils se trouvent riches : ils sont heureux : ils ne s'effrayent plus de l'avenir ; ils l'attendent pleins d'espérance, et se reposent sur Dieu.

A peine j'eus levé mes yeux de dessus ce tombeau qui occupoit mes pensées, et me faisoit rêver au mien, qu'un second, un troisieme, une foule d'autres se présentent et s'attroupent sous mes regards. Mes yeux se fixerent d'eux-mêmes sur le plus remarquable de cette multitude. Le faste de cette tombe qui dominoit avec orgueil tous ces marbres funebres, m'annonça la dépouille d'un mortel qui avoit joué dans le monde un rôle brillant. Je m'approche, et j'interroge la pierre sur le dépôt qu'elle couvre. Elle me nomme le propriétaire d'une grande fortune, qu'il avoit encore aggrandie à force de soins et d'industrie : elle m'apprend que la mort l'avoit surpris dans la fougue de ses projets, un peu

au-delà du milieu de la carrière de la vie.

Voici sans doute , me dit ma pensée rêveuse , un de ces infatigables esclaves de l'or , qui se levent avant le jour , veillent au fond des nuits , et se rongent de soucis , pour amasser dix mille fois plus d'or qu'ils n'en pourront employer. Sa tête se fatiguoit de projets pour illustrer sa famille , pour enchaîner les héritages aux héritages , les palais aux palais , et rendre ses possessions aussi vastes que ses desirs. Après il devoit se reposer enfin pour jouir... (1) O démente ! Dieu le voit du haut des cieux , et se rit de sa folie.... La mort brille et balaie d'un souffle les toiles fragiles qu'ourdit à grands frais cet insecte éphémère : ses plans et ses projets s'écroulent et fondent avec lui dans le même cercueil.

O vous qui fûtes témoins de ses der-

(1) *Hâc mente laborem*

Sese ferre , senes ut in otia iuta recedant

Atunt , cum sibi sint congesta cibaria.

(Hor.)

niers instans , qui entendîtes les derniers mots de sa voix mourante ! parlez ; ne s'écria-t-il pas dans les accens du désespoir : » O mort ! que ton approche est » terrible pour l'homme qui tourmenta » sa vie des vaines inquiétudes de ce » monde , et ne leva jamais ses yeux » vers le ciel ! Oh , si mes jours !... « Il alloit former des vœux inutiles , ou quelques résolutions aussi vaines.... Survient une crise violente qui glace sa langue , roidit ses nerfs , et détruit toute la machine en moins d'une heure.

Quelle leçon pour ces riches insatiables , pour ces insensés qui surchargent d'une argile méprisable le vaisseau qui porte leur éternité , qui embrassent leurs bras de fardeaux superflus , lorsqu'il s'agit de vaincre les flots , et de s'échapper du naufrage ! Plus sages , contentons-nous du peu qui nous est nécessaire : usons des biens de la terre , amassons nos trésors dans le ciel. Si notre ame ne peut s'élever jusqu'à mépriser l'or , conservons du moins pour ce métal altérant une salutaire indifférence. Malheur au cœur qui s'y attache ! Qu'il sera déchiré du coup violent qui viendra l'en séparer !

N'accumulons point l'amertume et les regrets sur nos derniers instans ; ne semons point d'épines poignantes le lit sur lequel il nous faudra mourir. (1)

En voici qui ont poussé leur carrière jusqu'à quatorze lustres : quelques-uns même ont vu mûrir quatre-vingts moissons. Ces vieillards , j'espere , se seront souvenus , jeunes encore , du Dieu qui les a créés. Ils n'auront pas attendu l'âge où les forces languissent , où le cœur est épuisé , où tout , jusqu'au desir , s'éteint et meurt dans l'ame desséchée , où

(1) *Lean not on Earth ; 'twille pierce thee to the hearth ;
A Broken Reed at Best , but oft a spear :
On ist sharp poin Peace bleeds , and hope expires.*

(Night-Thought.)

Ne t'appuie point sur la terre : ses biens sont plus frêles que les roseaux : souvent ses plaisirs sont armés d'une pointe qui perce le cœur et y tue l'espérance.

(Quatrieme Nuit.)

il ne reste plus de sens pour le plaisir , de volonté pour le bien , de forces pour la vertu.

Qu'il est affreux d'être surpris par ce hiver glacé de la vie ! L'habitude des vices a jeté des racines profondes , ils se sont attachés à chaque fibre du cœur ; ils font corps avec lui. il est bien tard de commencer à semer dans la saison de recueillir. Rien , il est vrai , n'est impossible à Dieu ; mais si l'on combat pour la première fois , vaincre alors est le plus grand des hasards... O vous , dont les années sont encore en fleur , et la vie dans toute sa sève , ne vous fiez point à ces miracles , et mettez à profit ces heures fécondes , cet âge d'or qui peut vous conquérir une jeunesse immortelle. Il y a quelques jours , j'observois un oiseau : le jeune imprudent s'amusoit sans crainte à arranger son plumage , et voltigeoit en folâtrant de l'un à l'autre rameau. Un chasseur l'apperçoit , saisit son tube meurtrier , et ajuste le coup. La mort part , et l'atteint au haut des airs. L'infortuné descend , et tombe sur la terre sans mouvement et sans vie. Mortels. tremblez au milieu de vos frivoles amusemens.

Mais sans doute il est quelques-uns de ces vieillards qui sont venus à cette dernière retraite, pleins de vertus et de jours ; qui sont tombés dans leur saison sous la faux de la mort, comme l'épi mûr des étés tombe chargé de fruits sous celle du moissonneur. Leurs corps fatigués d'une longue et pénible carrière, se délassent dans ces paisibles demeures. C'est ici qu'ils ont déposé le fardeau de la vie, ils attendent sans inquiétude le salaire de leur tâche. Plus de dangers, plus d'alarmes à craindre pour eux : plus de douleurs à souffrir, plus de larmes à répandre. La paix environne leur couche tranquille, et la sûreté veille sur leur sommeil... Dormez, dormez en paix, cendres heureuses, restes précieux des mortels vertueux ; goûtez dans la nuit favorable de cet asyle les douceurs d'un repos profond, jusqu'à ce que la voix de l'Eternel rompant le long silence de ces voûtes, vous réveille, et vous crie : » Levez-vous, brillez des rayons de ma gloire : votre jour » est arrivé : l'éternité luit. «

Que le soir de leur vie fut calme et tranquille ! De quel air serein et souriant ils fermerent les yeux à la lumière ! Alors

Dieu se leva pour assister à leur dernier instant. Il fit luire l'espérance dans leur ame , et bannit de leur vue les terreurs et les fantômes du tombeau ; sa main soutint leur tête agonisante : une voix céleste murmura dans leur conscience des paroles de paix et de consolation. Secourus de leur Dieu dans ce dernier combat , ils quitterent le champ de bataille , non pas en tristes captifs , mais en conquérans qui marchent triomphans à l'immortalité.

Maintenant tout est consommé : les crises de la nature sont finies : le corps descend dans la tombe pour y reposer , l'ame s'élance , et monte dans un séjour nouveau. Quelle surprise pour elle de se trouver entourée d'AnGES au lieu de ses amis en pleurs ! Sur la trace lumineuse de ces guides célestes , elle s'élève dans des mondes inconnus. Déjà elle perd de vue cette vallée de larmes : adieu pour jamais , terre ingrate et malheureuse , séjour d'infortune , repaire d'êtres pervers et malfaisans. Elle arrive enfin aux portes de la cité éternelle où réside le Créateur. Des concerts ravissans célèbrent son arrivée , et répètent : » Ouvrez - vous ,

» portes éternelles , laissez entrer les hé-
» ritiers de la gloire. « (1)

Quel est ce monument que mes yeux en s'élevant apperçoivent au haut de ce mur ? des épées , des lances , des machines homicides , des instrumens de meurtre , étalent sur ce marbre un appareil formidable... C'est sans doute le tombeau de quelque Guerrier fameux. Cette pompe terrible est un tribut d'honneur payé à la mémoire de ce brave soldat , pour le

(1) J'ai supprimé ici plusieurs pages où l'Auteur s'épuise en pieux raisonnemens , pour justifier la coutume d'entasser les morts au milieu des Eglises et dans le centre des Villes. Toutes les raisons du Ministre Anglois n'eussent pas convaincu notre Parlement , lorsqu'il arrêta sagement , il y a quelques années , le projet de l'abolir : et nul homme vivant , s'il est sensé , ne sera flatté de la perspective d'infecter après sa mort l'air que respireront ceux qui lui survivent.

sacrifice

sacrifice qu'il fit de sa vie au bien public. (1)

Que de petitesse et d'impuissance dans ces fastueuses décorations dont on charge la tombe des morts pour surprendre le suffrage de la renommée, et attacher un peu de gloire à des cendres insensibles ! Que ces vaines figures que le ciseau fait sortir d'un marbre périssable, représentent foiblement et remplacent mal une suite d'actions mémorables ! C'est dans le cœur de ses concitoyens qu'il faut lire le mérite éclatant de ce (2) martyr de la Patrie. Qu'a besoin sa mémoire de l'expédient de ces vains simulacres ? Sans eux, sa Nation saura bien se souvenir de lui. C'est l'espece humaine, qui doit être elle-même le monument vivant de la gloire des hommes illustres qu'elle produit. Voilà le monument que je desire obtenir pour moi.

(1) Il y avoit ici un fort long parallèle entre le Guerrier et J. C. L'avantage restoit au dernier. J'ai laissé ce morceau bîsarre et sans nulle beauté.

(2) C'est le brave Bevil Granville, tué dans les Guerres civiles, en combattant contre les Rebelles.

Mon vœu est de laisser en mourant mon nom gravé dans le cœur de mes compatriotes. Mon vœu est que mes amis qui me survivront puissent me rendre témoignage que je n'ai pas vécu pour moi seul et tout - à - fait inutile à ma génération. (1) Que le pauvre en passant auprès de ma tombe la montre au doigt , et dise avec reconnoissance : » Là repose cet homme » dont l'inépuisable bonté ne se lassa » point de mes malheurs , qui ne dédaigna point ma chaumière , et vint m'y » visiter avec tendresse , lorsque j'étois » languissant dans mon lit.... Si je vis aujourd'hui , et si la vie a pour moi quelque douceur , c'est à lui , c'est à ses bienfaits que je le dois. Jamais , non jamais je ne l'oublierai. Ah ! puisse - je le recevoir dans cet heureux séjour dont il m'a tant de fois parlé pour me consoler. «

Tous ces monumens de terre et d'argile que durent-ils ? Le vol des ans les a bien-

(1) On a vu dans la vie d'Hervey , que son vœu s'est accompli.

tôt usés : ces caracteres que trace sur le marbre une plume de fer , sont bientôt effacés : la colonne se brise : l'arc de triomphe s'écroule : la statue de bronze périt elle-même sous la dent du tems. (1)

J'apperçois une issue dans l'enfoncement , sans doute elle conduit sous la voûte d'un caveau souterrain. Entrons , et voyons cette demeure et ses habitants... La porte rebelle crie et cede à regret sur ses gonds murmurans.... Elle me

(1) Cette vérité est admirablement exprimée dans ces beaux vers :

Il a péri ce Grand , dont l'orgueil imbécile
Végéta soixante ans pesamment inutile.
En vain , pour délivrer son ombre du tombeau ,
On fléchit les beaux arts , on arme leur ciseau.
Son ombre errante au gré de la main qui la guide ,
Reparaît sur sa tombe , appuyée et stupide :
Le tems attaque encore tous les noms que l'orgueil
Amasse et montre en foule autour d'un vain cercueil.

(*La Rapidité de la vie , par M. Fontaine.*)

reçoit avec répugnance ; elle n'est pas accoutumée à introduire des vivans. . . D'où vient ce tremblement soudain qui me saisit et redouble à chaque pas qui m'approche de cette pâle assemblée de morts ? . . . Calmez-vous, mes esprits, il n'y a rien à craindre dans ces paisibles retraites. . . Ici les méchans ne font plus de mal.

Dieu ! quel spectacle d'horreur ! quelle effrayante obscurité ! Ici la nuit est éternelle ; ici même au milieu du jour il est nuit profonde. Quelle affreuse et noire solitude ! Nulle voix, nulle image de vie ou de société qui console. La douleur et l'épouvante ont établi dans ce lieu désert leur sombre empire. . . Qu'entends-je ? . . . C'est le son lugubre et sourd de ces voûtes résonnantes sous mes pas : les échos de ces murs, long-tems endormis, sont réveillés par moi, et poussent un long gémissement.

Un rayon ou deux de lumière, après mille détours, arrivent obscurcis dans ces sombres profondeurs, et frappent les lames des cercueils. Une foible lueur en est réfléchie, et se mêle à l'épaisseur des ténébres. Cette foule de cercueils à moitié plongés dans l'ombre noire, à moitié

blanchis par ce pâle crépuscule, redoublent l'horreur de cette enceinte taciturne.

Je m'approche, et courbé, j'attache mes yeux sur les inscriptions. Je vins à bout d'en lire assez pour connoître que j'étois entouré de Riches et de Grands décédés. Nul mort vulgaire n'est admis dans cette retraite privilégiée. Les nobles, les illustres de la terre se la réservent, et l'on diroit en effet qu'un fantôme de grandeur remplit encore cette enceinte. Ils se suivent rangés par ordre et dans une pompe silencieuse sous les arcades de ce vaste tombeau, tandis qu'une fosse commune engloutit et confond sous la terre la foule du peuple et leurs corps dédaignés.

Mon imagination se remet enfin de sa frayeur, et se calme. Je conçois qu'il n'est dans ce lieu d'autres fantômes que ceux qu'enfante la peur : mais ma surprise duroit encore. J'admirois les étranges novautés de ce monde souterrain.

Quoi ! ces hommes qui voyagoient sans sortir de leurs domaines, sont ici resserrés dans l'espace d'un cercueil, enfermés tout entiers sous quelques feuilles

de plomb ! De tous ces meubles somptueux qui ornoient leurs vastes Palais, que leur reste-t-il ici ? Un linceul funéraire, un coin étroit dans ce caveau ténébreux. Où sont ces marques brillantes de leur dignité qui rayonnoient sur leur sein, ou paroient leur front superbe ? Je ne vois plus ce cortège pompeux qui les environnoit et cette foule de courtisans qui s'empressoient autour d'eux, tous les ont laissés à l'entrée de cette demeure solitaire. Des armoiries effacées, des écussons déchirés, une statue poudreuse, que la main du Sculpteur fit pleurante et affligée, tandis que le monde insensible à leur absence, rit et folâtre à l'ordinaire : voilà tout ce qui les a suivis dans ce souterrain.

Mortel, si fier de ta naissance, qui jadis te vantois de compter dans ta généalogie une longue file d'ayeux, il te faut abandonner ici tes prétentions hautes. Il te faut avouer que maintenant le ver est ton égal. Ou si ton orgueil veut encore m'en imposer, si ton monument ose dire encore, *ci gît le Grand*, je lui réponds : Marbre imposteur, où est-il ce Grand ?... Je ne vois qu'une vile poussière.

O vérité humiliante et bien capable de nous dégoûter de cette vie passagere , et de ses faux biens , et de ses grandeurs fugitives ! Qu'est maintenant le monde , quelle est sa valeur pour tous ces hommes qui sont ici rangés , insensibles et sans vie ? Qu'étoient en effet leurs plaisirs ? une bulle d'air qu'un souffle a fait évanouir. Leurs honneurs ? un songe oublié. Leurs grandeurs ? une ombre vaine , une illusion. Tous ses objets si brillans , si solides aux yeux de l'ambition , pesés dans la balance de la mort , n'ont plus paru qu'une fumée sans consistance et sans réalité.

O mon ame ! arrête un moment ; rassemble dans ta pensée tous ces prestiges , tous ces fantômes trompeurs de la vie qui tentent tes desirs , et séduisent tes sens. Examine , apprécie dans ce lieu leur juste valeur. Suppose que je fus un de ces Grands qui reposent ici , que la fortune me prodigua ses dons , la volupté ses jouissances , la grandeur ses distinctions , la richesse son or... Quand la cloche sonnera ton départ de la vie , quand cette voix d'airain te sommerà de te rendre à cette dernière retraite , réponds , que

feras-tu de tous ces biens si vantés ? que deviendra-t-elle cette existence si brillante ?.... Ciel ! est-ce là ce bonheur qui excite tant d'envie , qui souleve tant de passions.

Je vous rends graces , tristes débris de noms pompeux et de titres magnifiques ; vous m'avez appris mieux que tous mes livres le néant de ce monde. Ce linceul funebre qui enveloppe ce Grand de la terre, cette urne étroite qui le circonscrit, voilà des preuves incontestables du néant des grandeurs humaines.

Jamais je ne vis cette vérité plus lisible que sur la poussiere de ce Lord, de ce Ministre. (1) Que d'autres aillent rendre un servile hommage à l'héritier de ce Grand, et le flatter bassement, pour en obtenir des graces et des préférences. Moi, c'est à ce tombeau de son pere que je viendrai faire ma cour ; c'est de ses cendres que j'apprendrai à demander peu

(1) . . . *Mors sola fatetur.*

Quantula sint hominum corpuseula.

aux mortels , à n'en rien attendre , et à me détromper de toutes ces illusions d'un monde périssable.

Qu'entends-je ? quel son a frappé mon oreille ? Dans ce profond silence , le moindre bruit alarme... Le même murmure revient encore ébranler l'air tranquille de ces voûtes... C'est le son des heures ; elles crient à l'oreille de ma raison : » Mortel , » rachete le tems : mets à profit l'ins- » tant où tu respirez : tu touches aux » bords de l'éternité : tu vas bientôt de- » venir ce que sont ceux que tu contem- » ples ici ! «

J'ai passé plus d'une fois sous les masses croulantes d'un mont dont la cime éclatée penchoit sur ma tête : j'ai traversé seul d'effrayantes solitudes : je suis descendu dans des souterrains ténébreux , sous des cavernes profondes ; mais jamais je ne vis la nature aussi sombre et sous une forme aussi menaçante que dans ces voûtes sépulcrales ; jamais je ne me suis vu entouré d'objets si lugubres ; jamais je n'ai senti mon cœur saisi d'un effroi plus glaçant. La noire mélancolie vole dans la nuit de cette enceinte , et couvre ces tombeaux de ses ailes funebres..... Sortons de

cette affreuse obscurité ; elle exhale des vapeurs homicides. Adieu séjour de désolation , sombres demeures de la mort. .. Jamais je n'avois eu tant de joie à revoir la lumière.

Le lendemain une étrange curiosité me remena dans ces lieux. Familiarisé avec les morts , je voulus voir de plus près ce que sont maintenant ces êtres détruits qui furent des hommes.. Oh ! si nous pouvions écarter la pierre qui couvre ces tombeaux ; si nous plongeions nos regards au fond des cercueils ; de quel étonnement , de quelle douceur nous serions frappés en voyant l'affreuse métamorphose que la mort nous fait subir , l'affront que reçoit ici notre nature , et ce qu'est devenu l'homme entré dans ces demeures souterraines.

Ici ce front plein de graces et de majesté , cette tête , le tableau de l'ame , n'est plus qu'un crâne hideux et nu. . . . Cette bouche vermeille et ornée d'un sourire plein d'attraits , n'offre plus qu'un aspect horrible et difforme. Et cet œil

qui lançoit les éclairs du diamant, et portoit la flamme au fond des cœurs, qu'est-il devenu ? où trouver l'azur de son globe étincellant ? Et cet organe de la pensée, cet instrument merveilleux du langage et du chant qui exprimoit tous les charmes de l'harmonie, ravissoit l'oreille de ses sons mélodieux, versoit la douce persuasion dans les esprits et les passions dans les cœurs, il est muet et taciturne comme la nuit qui l'environne. Ce beau corps, autrefois mollement vêtu de pourpre et de soie, est maintenant rudement froissé entre les couches d'un sable anguleux. Cette femme si sensible qui n'osoit poser sur le gazon fleuri ses pieds délicats, est pressée sous le poids de cailloux déchirans.

Ici l'homme robuste est courbé malgré lui : le ressort de son bras nerveux est brisé : ses muscles sont détendus et lâches : ses membres qui furent le siège de la vigueur et de l'activité, sans mouvement, pesent sur la terre de tout leur poids ; et ses os inflexibles et durs comme l'acier, se dissolvent et s'écoulent en poussière.

Dans ces retraites solitaires, comme

dans le Temple de Salomon , regne un vaste silence : on n'entend plus ni le son des marteaux , ni le bruit des chars roulans : il n'y a plus ni gain ni projets à faire : tout le mouvement du commerce et de l'industrie tumultueuse a cessé. Le cercueil est la borne où s'arrêtent tous les desseins des hommes. Ambition , tu peux aller jusques - là ; mais tu ne passeras point au-delà.

Jeunes voluptueux , ici il faut dire à vos plaisirs un éternel adieu. Ici il ne croît plus de fleur pour couronner vos têtes légères : ici plus de chants , plus de festins , plus d'amour , plus de beauté : ici le ver impur se nourrit des appas de vos amantes. h ! comme la mort verse le mépris et l'horreur sur ces objets qui charmoient nos yeux et captivoient nos cœurs !

Ah ! tendre amant de Florella , si tu revoyois ici la beauté dont ton ame fut enivrée , tu t'écrierois en reculant d'étonnement et d'horreur : » Est - ce bien » celle que j'ai tant aimée ? Je disois dans » mes transports qu'elle étoit une divi- » nité. Oui , je croyois voir en elle plus » qu'une mortelle ; j'admirois les propor- » tions de sa taille élégante , et les gra-
ces

» ces légères de tous ses mouvemens.
 » Quand elle parloit, le son de sa voix
 » étoit une musique à mon oreille; mais
 » quand elle daignoit d'un mot encoura-
 » ger mon amour, quel ravissement cé-
 » leste! Quel doux frémissement ses ac-
 » cens porroient au fond de mon ame
 » émue! Se peut-il que cet objet affreux
 » et difforme soit celle que j'admirois il
 » y a quelques semaines? En si peu de
 » tems, quel horrible changement! (1)
 » Qu'a-t-elle aujourd'hui de tous ces
 » charmes qui m'avoient ravi à moi-
 » même? insensé! je n'en retrouve ici
 » qu'un peu de cendre.

» Repose, infortunée Florella, repose
 » au fond de ces ténèbres! que la nuit
 » te couvre de son ombre, et te cache
 » aux yeux de ceux qui ne t'ont pas ai-
 » mée comme moi! que nul autre mortel
 » que ton amant ne soit témoin de ta dis-

(1) *Quod fugit Venus!... Heu! Quidve color! decens*

Quod motus quid habet illius, illius

Quæ spirabat amores,

Quæ me surpuerat mihi!

» grace !... Mais je me souviendrai long-
» tems du triste changement qui s'est
» fait en toi ; je n'irai plus porter mon
» hommage à des formes périssables ; je
» n'attendrai plus mon bonheur d'une
» argile bien façonnée, fût-elle un chef-
» d'œuvre sorti des mains de la nature.
» La beauté est un don des Cieux , il
» doit être reçu avec reconnoissance : il
» mérite qu'on l'aime ; mais jamais qu'on
» l'adore. L'argile ne peut faire de dieu
» ni de déesse qui mérite un culte et de
» l'encens. Adieu , chere Florella ; tu as
» désenchanté mes yeux : je préférerai
» toujours une ame vertueuse et douce
» aux nuances fugitives d'un frêle tissu
» de chair. «

Puissent tes sœurs songer à toi , à ton
état présent , lorsqu'elles sourient à leur
image entourée de graces , et reproduire à
leurs yeux dans une glace flatteuse , et
que la vue de leurs attraits les fait reugir
de plaisir ! Que dans ces instans d'orgueil
et d'amour-propre , ton idée salutaire se
glisse dans leur ame , leur rappelle quelle
fut ta beauté , et quel voile d'horreur
est maintenant étendu sur tes appas !
Que cette réflexion préside à l'arrange-

ment de leurs charmes, et les rende plus jalouses de parer leur ame des ornemens de la vertu, que cette draperie de chair dont elle est revêtue, et qui usurpe leurs soins !

Lorsque j'eus rappelé à moi mon imagination errante sur ces tombeaux, et que j'eus recueilli mes pensées dans un moment de silence, à la vue de cette scene de deuil, de tous ces lugubres objets, de tous ces trophées de la mort, je ne pus retenir mes soupirs, je ne pus m'empêcher de gémir sur ces débris du plus noble des êtres sensibles, et je m'écriai du fond de l'ame : » O Adam ! » qu'as-tu fait ? Quelle désolation ta » fatale désobéissance a répandue sur la » terre ! O la désastreuse et inconcevable » malignité du crime ! C'est lui qui a » fait ce ravage dans l'espece la plus parfaite qui soit sortie visible des mains » du Créateur. C'est lui qui a versé dans » nos corps le venin qui les tue. Et il alloir plonger l'ame dans les abymes, si » le fils de l'Eternel ne se fût placé entre » Dieu et sa victime. «

Comme je restois l'ame attachée à ces objets funebres , et perdus dans mes réflexions , une idée cruelle vint m'en tirer , et je me dis , frappé d'effroi : « Et moi » aussi faut-il donc que je meure ? Subirai-je aussi cet affreux changement ? Me faudra-t-il devenir un cadavre insensible , et être à mon tour tout ce que je déplore ici ? (1) Viendra-t-il un tems , et ce tems est-il prochain , où ce corps que je sens plein de vie , sera enfermé dans un cercueil et porté sous cette terre , tandis qu'un ami me suivra ver-

(1) *I pass with melancholy state ,
By all these solemn heaps of fite ;
And think , as soft and sad i tread
Abow the venerable Dead :
Time was , like me , they life possess'd ;
And time will be , when i shall rest.*

[Parnell.]

Je ne passe point près de ces lieux où la mort entasse les débris de l'espece humaine , que la mélancolie ne s'empare de moi. Triste et rêveur , en foulant sous mes pieds tous ces morts vénérables , je me dis : „ Un tems fut où ils vivoient comme moi : un tems viendra où je serai mort comme eux. “

» sant quelques larmes , et s'écriera une
» ou deux fois : Hélas ! mon frere ! . . .
» Oui , ce tems viendra : ce tems n'est pas
» éloigné. Oui , rien n'est plus sûr ; *Her-*
» *vey* , ce sort sera le tien. «

Si en ce moment un de ses spectres hideux sorroit à grand bruit de sa tombe , se levoit devant moi dans son effrayante difformité ; si le squelette étendoit vers moi sa main menaçante , et que troublant tout à-coup le silence de ces lieux , d'une voix sépulcrale il me dit : » Dieu te livrera aussi dans les mains de la mort ; » encore quelques jours , et tu seras avec moi ici. « Quelle impression profonde cet avertissement laisseroit dans mon ame ! Hé ! pourquoi donc serois - je sans alarmes , lorsque c'est la voix de Dieu qui me l'annonce et qui me dit : « Tu mourras ? »

Ah ! puisque l'arrêt est porté , puisque je suis un mortel condamné , et que j'ignore l'heure fatale , profitons des instans qui me restent , pour me préparer à une vie plus heureuse. Méritons , lorsqu'il me faudra fermer les yeux sur tous les objets de cet univers , de les rouvrir un jour sur un autre monde plus brillant.

66 LES TOMBEAUX

Puisqu'il me faudra si - tôt céder aux ténèbres , à l'inertie , à la corruption , ce corps animé , ce chef-d'œuvre d'argile si fragile et si merveilleux , je veux en consacrer les membres par des actes de vertu. J'étendrai toujours mes mains pour donner , plutôt que pour recevoir; elles s'ouvriront toujours pour soulager les malheureux. Ma bouche ne prononcera que des paroles de douceur et de charité. Mes oreilles seront fermées aux discours de l'impie , aux sons malfaisans de la médiance : elles ne s'ouvriront que pour écouter la raison et la vérité. Mes pieds me conduiront au Temple du Seigneur , au lit plaintif des malades , dans la triste demeure du pauvre.

Et vous qui embaumez les corps , épargnez pour le mien vos soins et vos parfums : je n'en veux point d'autres que mes bonnes actions. Enveloppé dans ma vertu , je me coucherai doucement sur le lit des morts , et j'y reposerai en paix , dans l'espérance qu'un jour Dieu retirera mes os de la poussière , et les ranimera d'une vie immortelle.

De ces demeures où dorment mes semblables , ma pensée me transporte au tombeau mémorable du Dieu que son amour immola pour nous sauver. O mort ! quelle victime ! quel triomphe ! Jamais pareil captif n'étoit entré dans les sombres prisons de ton empire.

Mais quel fut ton étonnement , quand ce nouveau Samson, reveillé de son court sommeil, se releva , brisa pour jamais tes portes impénétrables , et s'élança de nouveau vers la lumière ? O mortels , quelle victoire ! La nuit de la tombe est éclairée : un Dieu est descendu , en a sondé la profondeur , et vous a frayé le passage à l'immortalité.

Ames craintives que le son de la cloche funebre épouvante , qui pâlissez à la vue d'une tombe ouverte , et qui ne pouvez sans frissonner arrêter vos yeux sur un cercueil , rassurez - vous ; ne tremblez plus en esclaves à l'aspect du tyran qui nous détruit , et ne vous effrayez plus de sa faux menaçante : il est vaincu , et vous êtes affranchis de ses fers. Vous sen-

tirez encore , il est vrai , l'atteinte de ses traits dans la partie de votre être qui est mortelle ; mais la plaie guérira , et vous secouerez un jour le trait sans douleur. Entrez hardiment dans la tombe : elle a maintenant une issue qui conduit à la vie.

Résurrection , ce mot console mon ame ; je respire et me sens soulagé d'un doute inquiétant qui m'accabloit. J'étois prêt à demander : » Pourquoi tous ces » corps sont-ils ici dans cet état abject ? » La mort les a - t - elle conquis sans retour , et sont-ils oubliés pour toujours » du Créateur qui les forma ? « Non , me répond une voix du Ciel : » Les justes » sont tous prisonniers de l'espérance. « L'avenir cache une heure , une heure connue de Dieu seul , où tous seront affranchis. Alors le Seigneur descendra des Cieux aux acclamations des Archanges. La destruction reconnoîtra sa voix , et la tombe obéissante lui remettra ses morts.

En un moment , en un clin d'œil , tous

secoueront un sommeil de plusieurs siècles , tous s'élanceront dans les airs au-devant de leur Dieu

Il vient environné de toute sa puissance et de toute sa gloire. Mais ils n'ont rien à craindre de tout cet appareil de sa majesté formidable. Tous ces signes terribles, tous ces Ministres de sa vengeance qui répandent sur l'univers l'étonnement et la désolation ne feront que rassurer , qu'encourager leur espérance. Le souverain Juge cite leurs noms , et les avoue à la face des habitans des cieux et des mondes assemblés.

Ecoutons.... Les foudres reposent : les tonnerres se sont tus : les armées célestes se tiennent en silence : toute la race d'Adam , agitée de sentimens contraires , est dans l'attente... Le Juge suprême parle , et dit aux justes : » Je vous accepte ; vous » êtes mon peuple ; vous m'avez été fidèles jusqu'à la mort. Approchez , enfans de lumière , recevez une couronne » qui ne flétrit point : venez jouir d'une » félicité qui n'a point de bornes. «

Il n'est plus désormais pour eux ni peines ni langueurs : la mort n'entrera point dans les Cieux : son trait fatal , qui

depuis Adam buvoit le sang des Nations et des Rois , est brisé près de sa faulx inutile. Il ne reste plus dans leur être épuré par le tombeau , rien de fragile ou de mortel : l'immense avenir qui est devant eux, n'est que bonheur, et n'a d'autre terme que l'éternité.

O éternité ! éternité ! de quel poids ton idée écrase l'imagination ! la pensée se perd et se confond dans ton abyme. Qui peut mesurer ton étendue sans bornes , sonder ta profondeur sans fond ? Le Mathématicien a des nombres pour supputer toutes les progressions du tems ; l'Astronome a des instrumens pour calculer les distances des astres : mais quels nombres, quels instrumens pourront mesurer les dimensions de la vaste éternité , plus haute que le Ciel , plus profonde que l'Enfer ? O durée mystérieuse , inépuisable existence , qui toujours demeure entière , et n'est jamais entamée par les plus longues révolutions écoulées ! .. Les scènes de l'éternité ne changent point : la roue des vicissitudes ne tourne plus :

tout est fixe et immuable au-delà du tombeau. Soit que nous soyons assis sur un trône , soit que nous soyons étendus sur la roue des tourmens, c'est pour toujours ! La main du Tout-Puissant imprime à l'état de l'homme le cachet éternel de sa clémence ou de sa justice. La ruine des méchans est irrémédiable.... L'arrêt fatal est porté , il est irrévocable : plus d'espoir de changer de séjour. Tout autour d'eux est affreux et permanent : tout présentera sans cesse à leurs yeux le même aspect et la même horreur.

Les méchans... ô image épouvantable ! Mon ame frémit et recule d'effroi. . . . Je voulois l'éviter... mais il vaut mieux envisager un instant l'idée de leur malheur, que de le subir une éternité.

Les méchans sont emprisonnés dans ces tombeaux comme dans un cachot profond , où ils attendent leur jugement et leur supplice... Que leur départ de la vie fut affreux et cruel ! Lorsqu'un nuage d'horreur , avant - coureur d'une nuit éternelle , environna leur paupière mourante et prête à se fermer ; lorsque la maladie frappa ses derniers coups sur leurs coups en ruines , qu'ils virent s'avancer

l'instant d'un changement inévitable ; qu'ils virent la mort ajuster le trait fatal , qu'ils le sentirent enfoncé dans leur cœur , Dieu , quelle terreur inconnue s'empara de leur ame ? Quel frisson dans tous leurs sens , quel effroi dans leurs regards , lorsque du bord où finit la vie , ils apperçurent l'abyme épouvantable qui les attiroit !

Oh ! quelle affreuse perspective les environne en ce moment , et leur présente par-tout le désespoir. Derrière eux un long enchaînement de crimes , sans repentir : une longue suite de jours d'espérance et de graces écoulés sans retour ! en face , un tribunal terrible , un Juge inexorable ! Eperdus , ils cherchent autour d'eux leurs amis ; leurs amis ne sont plus ou que des complices que le même sort attend , ou des justes qu'ils ne verront plus que dans un éloignement immense sur la rive opposée d'un gouffre insurmontable !

Enfin ils commencent , ils essayent de prier . . . Eh ! qui prieront-ils ? Le Dieu qui s'avance pour les juger. Ils sont bien forcés de s'adresser à lui. Leurs lèvres tremblantes énoncent quelques paroles
mal

mal articulées... Mon cœur desire que Dieu les écoute. Mais, hélas ! qui peut dire si sa majesté, si long-tems outragée, prêterà l'oreille à leur plainte tardive ? il pourroit bien rire de leur calamité, et se moquer de leur terreur.

Ainsi ils exhalent en vains gémissemens les restes de leur vie. Dans les horribles convulsions qui les agitent, la sueur découle de tous leurs membres, et mille traits intérieurs déchirent leur conscience.

» Oh ! comme en ce moment terrible
» leur ame effrayée s'élance autour de sa
» demeure d'argile, court à toutes ses
» issues, et demande du secours à tout
» ce qui l'environne ! Mais nul être ne
» peut la secourir. Quels regards doulou-
» reux elle jette sur tout ce qu'elle quit-
» te, sur tout ce qui lui échappe ! Quoi !
» pas un seul instant encore, avant de
» passer dans l'éternité ! pas un seul mo-
» ment pour se laver de ses crimes ! O
» spectacle lugubre ! Ses yeux versent
» des larmes de sang : chaque soupir
» qu'elle pousse a le son et l'accent de
» l'horreur.... L'ennemi la poursuit sans

» relâche dans tous les détours de la
» vie; et comme un assassin qui redou-
» ble ses coups de poignards sur sa vic-
» time trop lente à mourir, il la pousse,
» il la presse jusqu'au bord effroyable de
» l'abyme. . . . C'en est fait, elle y tom-
» be. (1) «

Heureuse dissolution, si elle étoit le terme de leurs tourmens ! Mais, hélas ! leurs tourmens ne font que commencer. Ce n'est encore qu'une goutte échappée de la coupe amère qu'il leur faut épuiser. Dès que leur ame est arrachée de sa demeure, elle est traînée devant le tribunal du souverain Juge. Qui peut se peindre sa confusion et son désespoir, lorsqu'elle se voit coupable et sans excuse, en présence de son Créateur irrité ? Il lui lance un regard menaçant, et fait déposer cette triste immortelle dans ses cachots ténébreux, jusqu'au grand jour de sa justice.

(1) Ce morceau est une traduction d'une quinzaine de vers d'un Poème intitulé : *Le Tombeau*, qu'*Hervey* a insérés dans cet endroit de ses Méditations.

Oh quelles angoisses , quelle affreuse perplexité saisiront ces rebelles impénitens , lorsqu'il leur faudra comparoître au tribunal d'un Dieu vengeur ! Que feront-ils dans ce jour fatal et décisif ? Plus d'espoir , plus d'amis ! Le ciel et la terre les abandonnent. La fuite est impraticable , l'excuse impossible , la prière inutile.

Le livre fatal est ouvert : tous les secrets des cœurs sont dévoilés : toutes les actions cachées dans les ténébres , paroissent au grand jour. Le masque de l'hypocrite est déchiré : Dieu qui l'a suivi dans les détours de sa vie , en présente à ses yeux l'affreux tableau. . . Dans cet instant de confusion , les coupables voudroient s'anéantir ; mais le néant se refuse à leurs vœux , la douleur et l'immortalité s'attachent pour toujours à leur être. . . Tout est consommé. . . Le ciel et l'enfer ont commencé.

Est - il un cœur qui sente la piété ? Est-il un homme qui aime les hommes ?... Ah ! qu'il leur crie de se repentir , avant que le tems du pardon soit expiré. . . .

Quelles étonnantes vérités j'ai découvertes au milieu de ces tombeaux ! O mon ame, qu'elles ne sortent jamais de ta mémoire. Sois fidelle à me les retracer quand le jour commence et quand le jour finit ; qu'elles soient la regle de mes pensées , de mes actions , de toute la conduite de ma vie. Et moi qui les écris , et vous (1) Madame , qui les lisez , nous les verrons tous deux se réaliser un jour. Nous assisterons tous deux aux grands événemens qui doivent s'accomplir sur l'univers. Nous verrons les tombeaux s'ouvrir , la terre et l'océan fourmiller de vie , et les nations innombrables de tous les siècles , assemblées dans un même jour , s'étonner d'exister ensemble. Nous verrons l'univers en feu , les astres tombans de leurs spheres , les cieux se replier comme un voile , et découvrir à nos

(1) *Hervey* adresse ces Méditations à une Dame Angloise. Son Ouvrage est un récit qu'il fait , un compte qu'il rend à cette Dame , des réflexions et des sentimens qui se succèdent dans son ame au milieu de cette Eglise de Cornouaille , et des Tombeaux qu'elle renfermoit.

regards la vaste éternité , et Dieu s'av-
vançant de ses profondeurs pour juger
les mortels. . . . Ah ! prenons soin qu'il
nous trouve alors irréprochables et ver-
tueux !

MÉDITATIONS

D'HERVEY,

AU MILIEU

D'UN PARTERRE.

PROMENADE DU MATIN.

A PEINE sorti des Tombeaux , encore tout arrosé des vapeurs humides de la voûte sépulcrale , j'allai respirer au milieu d'un parterre émaillé de fleurs. Tous mes sens s'ouvrirent à la volupté. Mon imagination tendrement émue, erroit sur tous les objets , et se promenoit avec délice de fleurs en fleurs.

C'étoit le matin d'un beau jour d'été. L'air étoit frais et léger , la nature riante et animée. Le monde bruyant étoit plongé

dans le sommeil. L'intérêt avoit suspendu ses calculs. La débauche lassée reposoit sa tête coupable. Tout étoit serein et tranquille. Mon ame étoit calme, mes pensées sérieuses et douces. L'alouette joyeuse a quitté son nid ; je la vois planer dans les airs, elle salue le jour naissant ; elle appelle le Laboureur au travail, les oiseaux au concert de la nature.

Qu'il est doux de rêver, en foulant à ses pieds l'herbe encore trempée de rosée, en respirant la fraîcheur d'un air pur et tranquille ! Ce plaisir est perdu pour vous, enfans de la mollesse. Que le paresseux est insensible ! qu'il est malheureux ! il abandonne la moitié de sa vie au sommeil, triste image de la mort.

LEVER DU SOLEIL.

L'aube matinal décline par degrés ; ses couleurs d'un gris obscur s'effacent et se perdent dans les rayons de feu qui remplissent les cieux, et vont couvrir la terre. Déjà l'horizon se colore d'un rouge brillant. Lorsque le soleil se leve et commence sa carrière ; lorsque la foule des

oiseaux paie un tribut d'harmonie au Créateur ; que l'homme s'éveille , qu'il se prosterne , qu'il mêle les accens de sa voix à cette mélodie naturelle , que ses hymnes montent jusqu'au trône de l'Eternel , avec les parfums suaves et délicieux qui s'exhalent de la nature.

C'est dans les cieux que l'homme porte ses premiers regards. Il se plaît à considérer leur voûte magnifique , prodigieux théâtre où les éclairs lancent leurs feux , où le tonnerre éclate et gronde , d'où la tempête s'élance pour ravager l'univers , où roulent et se perdent des milliers de mondes suspendus !

Voyons le soleil sortir du sein de l'orient. A son approche les nuées épaisses s'ouvrent et fuient comme des rideaux flottans. Avec quelle noblesse il s'avance sur l'horizon ! Sa contenance est fiere et majestueuse. Déjà sa lumière pénètre l'univers. Rassemblez toutes ses merveilles de l'art humain , et montrez-moi sur la terre une scene comparable au lever du soleil.

Je vois dans le soleil mille propriétés admirables : c'est l'emblème le plus vrai

du Créateur. Le culte que lui rendirent les Payens est l'idolâtrie la plus excusable. La surprise enchaîna la raison : l'homme se prosterna , vaincu par l'admiration.

Que seroient tous les royaumes du monde sans la lumière ? Quels noirs cachots ? C'est en vain que nos yeux cherchent à pénétrer le sombre voile de la nuit. Les traits de la nature nous échappent ; la terre nous paroît un désert affreux , un chaos horrible et confus. Mais dès que les heures matinales ont ouvert les portes du jour , la perspective riante se déploie à nos regards. L'azur des cieux est parsemé de roses : la tendre verdure tapisse les plaines : les fleurs étalent des couleurs riches et brillantes : la nature paroît ornée de ses plus beaux attraits : l'œil s'égaré et s'étonne sans cesse.

De même , quel seroit l'état de notre ame sans la révélation ? Voyez les Payens arranger des systèmes. Quelles idées absurdes ne se formoient-ils pas de la Divinité ! quels songes imposteurs ! quelles conjectures vaines et puériles sur le sombre avenir ! Mais le Rédempteur

paroît, il verse dans les ames la gloire et l'immortalité.

Nous ne marcherons plus dans la nuit de l'incertitude et de la crainte ; nous ne demanderons plus en tremblant : » Qui » roulera la pierre qui nous couvre ; qui » nous ouvrira les portes éternelles ; qui » écartera l'épée flamboyante ; qui nous » conduira dans le séjour des plus pures » délices ? « Tout fût accompli par ce grand sacrifice : le pécheur fut sanctifié , et les portes du bonheur s'ouvrirent à lui.

Si nous bénissons la Divinité pour avoir tracé le cercle que suivent les saisons , le jour , la nuit , les années et les siècles , ne devons-nous pas l'adorer et verser des larmes de reconnoissance , pour avoir élevé sur nos têtes le soleil de justice ? Sans lui , nos ames seroient enveloppées des ombres de la mort ; sans lui , après avoir erré long-tems d'écueils en écueils , couverts du bandeau de l'incrédule , nous nous serions précipités dans les profondeurs de l'abyme.

Sans cet astre , grand principe de la vie de l'univers , que seroit la terre ? Une

masse informe , un amas de matiere sans force et sans activité. Les arbres ne nous couvriroient point de leur ombrage : les plantes sans vigueur ne nous montreroient plus le tendre bouton prêt d'éclorre : les prairies ne seroient plus un tapis délicieux pour le solitaire. Plus de moissons , plus de fruits. Ce sont les traits de feu de ce globe vivifiant qui donnent au printems ses couleurs , et à l'automne ses richesses. Ils pénètrent dans les seps de la vigne. La seve fermenté , la grappe se colore , et le vin mousse et pétille dans la coupe du plaisir. Le verger fleurit , et se courbe sous le poids de ses fruits : l'or mûrit et se colore , au sein de la terre : le diamant se durcit et se remplit de ses rayons : nul être dans la nature que sa chaleur n'atteigne , et qui ne lui doive des bienfaits.

Lorsque ce pere du jour répand sa splendeur matinale , toutes les créatures s'animent , des millions d'insectes recouvrent l'existence : les oiseaux s'éveillent et remplissent l'air de mille chants harmonieux ; les troupeaux , par un doux bêlement , marquent leurs tendres sensations et leur reconnoissance : le vallon re-

tentit d'une musique champêtre : écho ne répere que des sons d'alégresse et de la volupté. On voit les fleurs éclore et exhiler dans les airs mille parfums : la campagne offre à nos regards mille scènes variées et séduisantes. Mais que cet orbe radieux s'éclipse un instant, toute la nature devient triste et mélancolique : les cieux paroissent inquiets : les oiseaux baissent sous leurs ailes leur tête affligée, le Berger muet bandonne son hautbois, et garde sa Bergere d'un œil moins tendre et moins riant : la voix du plaisir se tait : d'affreux rugissemens épouvantent les forêts : le hibou sauvage se réjouit seul, et croit sentir les approches de la nuit.

Ainsi lorsque Dieu nous abandonne, quand la foi nous quitte, le désespoir descend dans nos ames, et verse sur nos heures l'affliction et la douleur.

Je vois le soleil répandre la lumière en tous sens. Prodigue de ses dons, il éclaire la terre, et la réjouit : l'orient est rougi de ses rayons naissans, et les montagnes d'occident sont dorées de ses premiers feux : les régions glacées du nord s'échauffent, tandis que les vastes plaines du midi sont déjà embrasées. Ainsi les
mérites

mérites de la mort précieuse du Rédempteur s'étendront jusques sur les derniers âges du monde. Dieu Créateur, commande à ton Evangile de prendre les ailes du matin, et de suivre le soleil dans son cours, qu'il vole chez tous les Peuples, depuis ceux dont le sang est glacé par les neiges et les frimats, jusqu'à ceux qui sont brûlés par des rayons dévorans ; que ton nom soit connu et adoré dans tout l'univers ; que les ennemis de ta doctrine se sentent arracher le bandeau qui les aveugle, et qu'il vienne une époque célèbre et sacrée où toute l'espece humaine soit éclairée et conduite par la vérité !

LA ROSÉE.

L'homme, après avoir promené ses regards dans les cieux, les repose avec plaisir sur la terre : les gouttes de rosées plus brillantes que le cristal, comme autant de prisme, lui renvoient les couleurs les plus vives. Humilie-toi, pierre orgueilleuse, qui brilles sur la tête des Monarques ; que tu serois méprisable au-

près de ces gouttes précieuses , si elles avoient ta solidité ! Mais , hélas ! l'éclat dont elles brillent les consume et les détruit.

Que la fraîcheur que répand la rosée est douce ! Bientôt le soleil dans toute sa pompe la fera monter en vapeur légère ; mais à tendre nuit viendra de nouveau remplir de son humide haleine le calice des fleurs , et rendre la force et la vie aux plantes languissantes.

De combien de moyens se sert la Providence pour verser la fertilité dans le sein de la nature. Tantôt des nuées épaisses et noires couvrent le firmament : les vents déchaînés les transportent sur la face de la terre : le tonnerre gronde et les entr'ouvre : les pluies abondantes et rapides se précipitent , inondent les plaines et grossissent les fleuves écumans. Tantôt une vapeur légère , si déliée que l'œil ne peut l'appercevoir , si douce que dans sa chute elle ne peut blesser la fleur la plus tendre , se resserre et se condense , se résout et tombe en gouttes de cristal. C'est par ces opérations différentes ou contraires , mais qui tendent au même but , que la fertilité , cachée dans le sein

des eaux pénétre la terre , et fait germer toutes les plantes qui bientôt nous fourniront des parfums ou des fruits délicieux.

Ainsi j'ai connu des hommes qui employoient des moyens violens pour sortir des entraves du crime , le Tout-Puissant se présentoit à leurs cœurs obstinés : comme aux Israélites devant Sinaï , avec l'éclair dans les yeux et la menace dans une voix effrayante : leur conscience , frappée du sentiment du crime et de la crainte de la vengeance suprême , trembloit agitée comme ces montagnes dont un volcan terrible secoue les entrailles : les tiraillemens du remords , les agonies de la frayeur , précédoient leur nouvelle naissance ; ils étoient réduits à la dernière extrémité , presque vaincus par le désespoir , avant de trouver le repos et le bonheur dans les bras de Dieu. D'autres ont été rappelés par des voies plus douces et plus attrayantes : le Pere des esprits s'attachoit à leurs ames dociles , et les attiroit à lui avec douceur : sa grace pénétrante s'insinuoit dans leurs cœurs comme la rosée dans le sein de la terre ; ils passaient de la mort à la vie , d'un

état impur à un état de pureté et d'innocence , par les gradations les plus imperceptibles. O toi , Dieu puissant et bon ! ramene-nous dans ton sein , soit par l'alarme de tes terreurs , soit par l'attrait de ton sourire. Frappe-nous des armes de la conviction , ou entraîne-nous par les tendres impulsions de l'amour.

VUE GÉNÉRALE DE LA CAMPAGNE.

Montons sur cette terrasse , et laissons nos yeux errer sur la campagne voisine. Quelle perspective séduisante ! qu'elle est vaste ! qu'elle est variée ! Avec quel plaisir l'œil s'y repose ! Cette plaine renferme les trésors de la nature ; c'est ici qu'elle prépare une foule d'alimens différens à des millions d'êtres. Cui , la nature est un livre immense : heureux le solitaire qui borne tous ses plaisirs à le parcourir ! Chaque page lui offre une preuve de la bienfaisance du Tout-Puissant. Il le voit assis au milieu de l'univers sur une nuée brillante , réglant ses mouvemens , et versant de ses mains fécondes la vie et le bonheur.

Déjà la campagne se dore des présens de Cérès : l'épi s'ouvre aux rayons du soleil : le grain se colore et mûrit : le laboureur joyeux voit croître son espérance, et bénit l'Être-Suprême qui couronne ses travaux.

Des guirlandes naturelles bordent les prairies : des touffes d'herbes croissent et promettent un aliment salulaire au bœuf vigilant, lorsque les neiges et les glaçons auront fermé le sein de la terre : un ruisseau clair et limpide serpente en replis longs et tortueux, et parcourt ce rivage tranquille : les fleurs naissent sur ses bords, et conservent leurs couleurs sous les ardeurs du midi : le firmament voit son image répétée par ce miroir champêtre, tandis que le saule tranquille et solitaire se baigne et se nourrit dans ses eaux : une foule de poissons nage dans son sein, plonge, revient et amuse par ses jeux le pêcheur, qui d'un œil avide contemple sa proie, et lui tend le perfide hameçon. Mais ce ruisseau, emblème de l'homme libéral, s'éloigne de ses bords, et roule au loin dans ses ondes argentées l'abondance et la pureté.

Les côteaux voisins sont couverts de

riches pâturages : le bœuf vigoureux y puise la force , le bélier une chair délicate et le germe de la reproduction : le coursier indompté frappe la terre d'un pied léger ; il s'exerce à la course , et apprend à être utile à l'homme.

Au pied de ces côteaux , un bois solitaire , dont les arbres touffus élèvent leurs têtes jusques dans les nues , offre son ombrage frais aux amans , et à l'homme qui va méditer loin du séjour des villes. Il sert de retraite aux bêtes farouches , et d'abri aux heureux oiseaux. Bientôt il servira peut-être de soutien aux lambris de nos palais , ou il nourrira le foyer de ce vieillard décrépît , qui repasse dans sa mémoire les beaux jours de sa jeunesse , et se plaît à en redire l'histoire à sa famille attentive : une bruyere antique environne son écorce ; et comme les ombres bien ménagées dans un tableau , elle jette un nouveau lustre sur la partie de ce paysage : les herbes salutaires naissent en foule sur ce coteau voisin : les maux les plus invétérés , les douleurs les plus aiguës cedent à la force de leur suc bienfaisant : la fièvre ralentit ses fureurs , le sang circule avec plus de vitesse et d'égalité :

notre constitution énérvée se rétablit : et la santé , le plus doux de tous les biens , couronne nos têtes de fleurs.

Ramenons nos yeux sur ces riantes campagnes : le fertile espalier, moins fier que l'ormeau , mais plus utile , m'offre la scene la plus séduisante. Mon cœur tré-saille à la vue de l'abondance qui se prépare pour l'automne. Déjà les fleurs couvrent le pied des arbres , l'air est embaumé , le fruit a percé le tendre calice, et paroît de toutes parts sur le moindre rejeton. Voltige maintenant, Zéphyr léger , viens caresser Flore ; et toi , impétueux Borée , retiens ton souffle destructeur , épargne la jeunesse de ces fruits ; que la poire distille son suc délicieux , qu'elle se colore aux rayons du soleil jusqu'à ce que mûrie elle puisse orner la table frugale de l'homme champêtre ; que la prune repose tranquille sur l'espalier jusqu'à ce qu'elle ait acquis son embonpoint délicat et le velouté de sa peau charmante ; que l'ornement de nos vergers , la pomme merveille , ne soit point précipitée sur la terre aride avant que le soleil dans son cours l'ait colorée par degrés, et pénétrée d'un parfum deli-

cieux. Bientôt nos serres seront remplies de toutes les especes de fruits. Notre goût excité y trouvera un repas frugal pour le matin, et un rafraîchissement doux et humectant pendant les chaleurs du jour. Quelques-uns attendent leur maturité tardive de la neige et des frimats, semblent pousser l'automne jusqu'au centre de l'hiver ; ils viennent en foule couronner nos tables, et finir délicieusement nos festins ; ou bien pressés dans la cuve et préparés par les mains de l'art, ils pétilleront bientôt dans nos verres, et nous fourniront une boisson aussi piquante et aussi délicieuse que le vin.

Une main généreuse a planté tout autour un bois épais pour servir de barrière aux attaques du Nord ; mais elle a su ménager une ouverture bienfaisante aux sourires du Midi. Je crois voir dans ces jardins potagers une république simple et frugale : la pompe des Cours en est bannie : toutes les productions sont parées d'une simplicité douce et riante : ici les qualités les plus rares sont unies, la modestie et la propreté : une main adroite a partagé la terre en petites allées et en plate-bandes : chaque espece a sa place

où il lui est permis de croître : point de confusion, tout est en ordre. C'est ici que la symétrie et le cordeau triomphent et sont sûrs de plaire.

La joie et la santé se promènent dans ces lignes. Quelle source de mets exquis et sains, tous destinés à l'homme ! Parmi cette foule d'herbes, il n'est pas une espèce qui charge la terre d'un poids inutile ; la moindre plante est un aliment exquis ou un remède salutaire : chaque saison accommode ses productions à la température de l'air et à l'état de nos corps. Le possesseur de cette terre inestimable peut-il envier le sort des Rois ? Il se promène tous les jours au milieu de ses paisibles sujets ; chacun d'eux lui fait son présent et lui paie un tribut volontaire : ses besoins sont satisfaits, et son goût est agréablement flatté.

J'apperçois d'un côté des montagnes immenses dont la cime court se perdre dans les nues ; elles paroissent les bornes de la nature : un roc effrayant penche sur la cabane du laboureur ; il effraie le passant, et l'excite à rêver. Tout est beau dans l'univers. Sur la cime des montagnes, à côté de cent précipices affreux,

au milieu de cent roches désertes, regne une plaine verdoyante, un fertile vallon que baigne une onde fraîche et pure, où la nature semble sourire au sein de la tristesse. Je vois les carrières et les mines s'entrouvrir? l'industrie y descend, et en tire le soc qui doit fendre le sein de la terre, et la faux bienfaisante qui lui assure ses moissons : l'art fournit à l'industrie, et arrache du fond des abîmes les masses énormes que l'Architecte attend. Ami du luxe, il élève les dômes superbes, enfle l'orgue et dore nos lambris.

De l'autre côté, une mer vaste et profonde borne mes regards; quelle foule de créatures vivent dans son sein ! C'est ici la citerne de l'univers; elle distribue toutes les eaux qui vont se répandre sur la face du globe : le moindre ruisseau qui serpente dans les déserts affreux et ignorés, la moindre nuée qui se forme sur nos têtes se nourrissent dans cette source inépuisable : le commerce vient sur ses bords; il voit avec chagrin la vague s'élever et rugir; son espérance chancelle. Tout-à-coup un vent léger et favorable enfle les voiles; il monte gaiement sur un frêle vaisseau : les cris des matelots frap-

pent les airs ; il vole dans les régions les plus éloignées de la terre ; il découvre des peuples nouveaux , il devient leur ami : le monde est sa patrie.

La vue de cette magnificence et de cette profusion a suspendu les fonctions de mon ame. Que ce spectacle est imposant , lorsque nos coteaux rians sont couverts de troupeaux et de Bergers , et que la vallée retentit de leurs douces chansons ! Qui peut se refuser à la joie générale ? qui peut ne pas sentir les vives atteintes du plaisir ? Lorsque le Pere de la nature répand le bonheur sur ses enfans , qui peut ne pas respirer le souffle de sa bonté ? Mon cœur se dilate , le plaisir ébranle tous mes fibres. Que vous êtes heureux , habitans de ces cantons ! Que peut-on ajouter à votre félicité ? Comment vous payer ma reconnoissance ? Ah ! mes vœux vous sont inutiles ; la paix veille sur vos demeures.

C'est pour vous que l'Eternel posa les fondemens de l'univers ; pour vous il déchira le voile des ténèbres , et forma la nature si riante et si belle. Il parsema le firmament des étoiles brillantes pour charmer vos regards : la terre fut couverte de

gazon pour être le siège de vos plaisirs : le souffle divin répandit sur la nature cette vapeur douce et légère qui la nourrit : le zéphyr fut formé pour caresser les joues de vos tendres Bergeres, et les rendre plus fleuries... Sa main entassa les montagnes pour vous ménager les vallées fraîches et solitaires. Jouissez de vos plaisirs, l'homme des villes n'est pas assez sensible pour vous les envier.

Les saisons roulent autour de la main de l'Eternel : son doigt préside à toutes révolutions célestes ; il presse le ressort de la nature, et le principe actif s'exerce sur tous les êtres : l'univers est dans sa main : l'ordre et l'harmonie sont ses bienfaits. Ce globe rentreroit dans la confusion du cahos, les astres retomberoient enveloppés dans les ténèbres, si l'Être - Suprême ne veilloit sur les opérations de l'univers.

Si le raisin vous rafraîchit par son jus agréable et piquant, vous le devez à sa bonté ; si le pain nourrit et entretient vos forces, c'est un effet de sa bienfaisance ; si la plus tendre mélodie se fait entendre dans les bois ; si le rossignol vous charme par son chant délicieux, rappelez-vous qu'il

qu'il fit le printems : c'est à lui que vous devez la figue sucrée , l'eau fondante et douce de la pêche , et la saveur musquée de l'abricot ; c'est lui qui versa le parfum dans le chevrefeuille et le jasmin li forma le calice de toutes ces fleurs que vous foulez à vos pieds , et dont l'air s'embaume. Si toutes ces créatures pouvoient emprunter votre voix , ne doutez point qu'elles l'emploieroient à publier les louanges du Créateur. » Nous sommes » les serviteurs , diroient-elles , de celui » qui mourut pour vous ; il nous créa pour » être les réservoirs de ces délices que sa » bienfaisance suprême a voulu vous prodiguer. N' imaginez pas que de nous-mêmes nous puissions servir ni à vos » plaisirs ni à votre consolation ; c'est l'énergie divine qui agit en nous , et qui » fait votre bien-être. Nous vous servons , » ô fils des hommes ! parce que vous êtes » capables d'aimer et d'adorer Dieu qui » nous forme. Seryez donc ce Dieu bien-faisant , vous tous , êtres sensibles , » qui vous plaisez à goûter nos douceurs. «

Tome V.

**Bayerische
Staatsbibliothek
München**

PARFUMS ET COLORIS DES FLEURS : LEUR
COURTE DURÉE.

Quittons ce coteau pour descendre dans une vallée solitaire. Je me plais à détailler le plaisir. Ici l'aspect de la nature n'inspire pas ce sentiment vif qui suspend les fonctions de l'ame pour la plonger dans l'admiration et l'extase ; mais il fait naître ces sentimens purs , ces douces rêveries , ces transports délicats qui ne se peuvent exprimer , mais qui se font sentir à l'homme heureux qui sait les goûter. La nature n'est pas ici dans toute sa pompe , mais dans un négligé séduisant : sa parure est un bouquet , un ruisseau pur arrose son sein. Ici elle inspire la douce gaieté à ses amis. Mes yeux ne peuvent suffire à tant de beautés ; mes pas m'entraînent dans la profondeur de ce bois. J'ai traversé les vastes prairies : qu'elle douce retraite m'a préparé la nature ! Ce tapis de mousse m'invite au repos.

C'est dans les bois solitaires et tranquilles que les Grands Hommes ont puisé ce goût du grand et du beau , ces pensées sublimes qui nous étonnent : c'est sous cet ombrage qu'ils ont découvert les vé-

rités utiles qui nous éclairent ; c'est ici que je veux finir le reste de mes jours : la nature me donna le goût de l'étude , je viendrai le nourrir dans cette solitude ; assis sur ce gazon, je me livrerai à la douce méditation , et la vérité descendra dans mon ame.

Quelle odeur suave et délicieuse ! Je respire le doux parfum des fleurs : l'encens de la nature me pénètre : le chevre-feuille et le jasmin agréablement enlacés, couronnent cette muraille solitaire , et se jouant avec les zéphyr , versent de leurs calices mille flots odorans. Quelle invitation plus agréable et plus forte, de s'arracher de la mort volontaire où nous plonge la mollesse ! Ce fut pour l'homme vigilant que l'Eternel prépara ces délices. L'homme oisif et sensuel voit à son lever le soleil au milieu de sa course : les tendres fleurs penchent leur tête desséchée : le spectacle ravissant d'un beau matin , a disparu ; l'air a perdu sa douce fraîcheur , et s'est changé en un fluide brûlant.

Quels transports , quelle volupté dut éprouver le premier des mortels , lorsque le matin du premier jour de l'univers , pénétré des premiers rayons du soleil ,

embaumé par la couche des fleurs où il avoit reposé, il jeta un regard étonné sur son aimable compagne, et voulut l'éveiller de son profond sommeil ! » Eveille-toi, s'écria-t-il, le jour brille sur nos têtes : une douce fraîcheur nous appelle dans les prairies : les tendres fleurs ouvrent leur calice et exhalent dans les airs mille odeurs délicieuses. « Je ne sais si la voluptueuse ivresse qui remplit mon ame, embellit tout ce que voient mes yeux : les plantes ambrées, pressées sous mes pas, portent à mon odorat des flots de parfum : la nature pénètre tous mes sens : je suis transporté... « Qu'un Génie bienfaisant aille murmurer ces douces paroles à tous ceux qui plongés dans le sommeil, se refusent à ces pures jouissances.

Ici le plaisir conserve toujours toute sa force ; ici l'intempérance est innocente, ou plutôt jamais l'excès n'accable nos organes ; le corps ne fait que de se prêter à la sensation : l'ame seule jouit, se remplit d'une volupté qui n'épuise jamais ses forces

Quel feu de coloris ! quelle touche ! quelle variété de couleurs ! quelle riches-

se ! Les unes fieres et aimées , les autres tendres et douces , je crois voir le rubis avec ses rayons de feu , le saphir avec son bleu d'azur : par-tout des nuances délicates et sensibles : la nature , l'art et le goût semblent concourir pour faire de ces déserts un palais de délices. Quel pinceau délicat a su composer cette variété de teintes ! quelle main habile a su ménager ces couleurs ! Là elles semblent jetées au hasard et confondues : ici elles sont placées avec tout le soin de l'art. Par-tout brillent le choix et la profusion : la fleur , la verdure et les ombres , habilement mêlées , adoucies , offrent un contraste parfait et un accord plein de charmes. Que le tissu sur lequel la nature déploie ses trésors , est fin et délicat !

Quelle leçon de confiance nous donne ce spectacle ! Si la Providence conserve ces êtres subalternes avec un soin continu , si elle daigne revêtir ces créatures insensibles d'une parure si brillante , confiera-t-elle à des mains négligentes le soin de ses enfans chéris ?

Que ma situation est heureuse et séduisante ! La mélancolie peut-elle émousser le sentiment du plaisir , lorsque je

suis étendu sur un tapis de verdure ? Ces couleurs vives, ces odeurs délicieuses pénètrent mes sens, et portent dans mon âme une douceur qui passe dans mes pensées.

Combien de fois un beau soir de printemps a dissipé mes idées tristes et mélancoliques, et donné de nouvelles forces à mon esprit abattu, je ne m'étonne point de voir les Rois descendre de leurs trônes, se dérober au faste et à la pompe des Cours, pour venir s'égarer dans un jardin ; de voir les Grands abandonner leurs équipages ennuyeux et mornes, et leurs appartemens dorés, pour respirer la fraîcheur d'une riante campagne. Mais si le seul aspect de la nature est si noble et si touchant, quel plaisir inspirera la présence de son Auteur ! O quelles délices, inconnues aux mortels, inonderont nos âmes, quand nous serons couverts des rayons de sa gloire !

DIVERSITÉ DES FLEURS : PERFECTION ET SIMPLICITÉ DES OUVRAGES DU CRÉATEUR.

Quelle profusion de fleurs ! quelle surprenante variété ! Je vois par-tout la nouveauté piquante jointe à la perfection et

à la simplicité. Quelques - unes élèvent leur tête avec majesté, dominant sur tout le parterre, comme le Souverain dans un Etat. L'autre, plus modeste et sans ambition, n'ose pas même élever sa tige, et laisse sa tête reposer sur le gazon. Les unes sont élégamment découpées; les autres garnies de frangés, et chamarrées de mille couleurs. Celles-là, simples dans leur parure, ont la candeur d'une vierge, et sont pures comme la vertu. Celles-ci, décorées de la pourpre des Rois, font l'orgueil du jardin et du maître. Mais jamais le noir, jamais cette triste et sombre couleur ne fut admise dans la parure du printemps : les habits de l'affliction et du deuil ne siéeroient pas à la nature, lorsque d'un air riant elle ouvre les sources du plaisir, pour le distribuer dans tous les êtres. Maintenant elle ne veut inspirer que des idées agréables : l'illusion du sentiment a gagné mon ame. Quel ravissement ! Des millions de fleurs brillantes disputent devant moi le prix de la beauté. Je jouis de leurs couleurs, de leurs parfums, de leur charme : toutes attirent mon éloge, et je reste indécis.

Que tes ouvrages sont sublimes, Maî-

tre de la nature ! Ta sagesse forma la douce volupté pour la récompense du Sage. Que n'est-il permis à mon imagination enflammée d'embrasser l'immensité de tes dessins , et de sentir toute la justesse de l'exécution ! Homme misérable et bonné, que de travail, que de soins, que de peines pour achever un ouvrage qui toujours reste imparfait ! Efforts du génie, vous restez toujours au dessous de la nature; mais l'Architecte suprême bâtit d'un seul mot. La perfection et les graces naïves sont à ses ordres. Il étonne, il ravit, il séduit. L'erreur suit sans cesse les traces de l'homme; elle mêle son poison aux découvertes de la science.

La vérité déplaît aux humains, quand elle se montre nue à leurs foibles yeux; pour que leurs regards n'en soient pas blessés, ils la couvrent du manteau de la fable et du voile de l'allégorie. L'inconstance et la légèreté dégradent tous les jours les chef-d'œuvres de l'art. Le dégoût suit de près l'admiration; mais des millions de siècles se sont écoulés, et le dégoût et l'ennui n'ont point encore attaqué les œuvres du Tout-Puissant. Depuis l'instant où le néant enfanta l'être, on ne cesse de les admirer; la surprise et,

l'admiration prennent de nouvelles forces de l'attention même qu'on apporte à les contempler : et l'ensemble et les parties, tout est merveille.

De quelles teintes , de quel crayon se servit le Peintre céleste pour dessiner , pour colorer la robe de la nature ? La main du Tout-Puissant n'a besoin que d'un principe simple pour donner l'essor à une infinité de causes. L'humidité de la terre et le fluide subtil qui l'environne partent de la même source : seuls ils operent tous ces miracles ; ils pénètrent subtilement dans les fibres de la mousse qui couvrent la terre , et montent par degrés jusqu'au sommet des cédres les plus élevés : attirés par les racines , circulant dans des canaux invisibles , et s'incorporant avec la substance des moindres rejetons , ils font pousser le bourgeon , le font épancir : les feuilles naissent et couvrent les arbres : les fleurs succèdent aux feuilles , et les fruits aux fleurs : les forêts se rembrunissent , et nous préparent l'ombrage frais qui doit exciter les plus douces rêveries. Une cause simple et uniforme fait naître tous les effets qui nous charment dans le printems de l'année , et nous effraient dans

son hiver. C'est cette cause unique qui fait circuler le sang dans les veines de la mère, et qui s'atténue en petites feuilles d'or pour dorer le coin fortifiant ; c'est elle qui souffle dans nos jardins une vapeur suave, et qui charge le jeune Zéphyr d'embaumer la nature ; et ce sont ses larmes précieuses qui vont former la gomme odoriférante dans le sein de l'Arabie.

Quelle variété dans les individus de la même espece ! Dans un bosquet de tulipes ou dans un groupe d'œillets, à peine un ou deux sont colorés et situés de la même manière. On voit qu'ils appartiennent à la même famille, mais chacun a sa parure et son attitude particulière. Permettons donc à quelques-uns de nos frères de s'écarter dans quelques points indifférens, si nous sommes réunis sur les objets importants ; que ces légères différences d'opinion ne nous empêchent point d'être amis ; ne souffrons entre nous d'autre rivalité que celle de suivre de plus près notre divin Maître, de mener la vie la plus pure et la plus innocente, et de montrer le plus de zèle et d'ardeur à nous obliger mutuellement.

SUCCESSION RÉGULIÈRE DES FLEURS : EFFETS
AGRÉABLES QUI RÉSULTENT DE CETTE ÉCO-
NOMIE.

Quoi de plus digne encore de notre admiration, que l'ordre régulier dans lequel chaque espece de fleurs succede à l'autre ! Tandis qu'une foule d'especes nous prodiguent leurs appas, une foule d'autres germent dans le sein de la terre, et nous préparent de nouveaux plaisirs : le lis s'avance le premier à travers les glaçons, sans craindre les frimats ; il vient, décoré de la robe de l'innocence, offrir à son maître le premier tribut de l'année ; près de lui la fleur de saffran s'effraie du bruit des vents impétueux et des rugissemens de la tempête : elle cache sa tête timide ; elle n'ose trop alonger sa tige, qui l'exposeroit à leurs fureurs. Dans cette brillante ambassade de l'année, la violette se montre des premières ; ornée de ses simples graces, et digne d'embellir les jardins des Rois, elle se contente de border nos haies, et croître au pied des buissons ; elle distribue librement et sans faste la douceur de ses parfums,

bornant toute sa gloire à nous donner du plaisir , sans chercher notre admiration : emblème expressif de ces vertus modestes , qui dans le silence de l'obscurité , versent leurs douces influences sur le malheureux , sans attendre que l'importunité arrache des bienfaits. La malheureuse polyanthe , qui faisoit l'ornement de nos plate-bandes , a disparu : transplantée sur nos fenêtres , elle servoit de barrière aux rayons du soleil , et nous faisoit goûter un ombrage frais et parfumé ; je l'ai vu se faner , elle a penché sa tête languissante , et la mort l'a desséchée. Tu es venue nous consoler de sa perte , toi (1) fleur agréable et brillante qui empruntas ton nom de l'ours féroce : marquée de mille couleurs , un œil de cristal te couronne ; ta draperie est du plus beau satin : tu exhales dans les airs un parfum délicieux : tant de titres t'ont rendue la favorite de ton maître ; mais tous ses soins ne peuvent te préserver de la loi commune ; ta douce odeur et ta

(1) L'oreille d'ours.

beauté ne peuvent te dérober aux coups du sort.

Je vois éclore la majestueuse tulipe ; elle nous fait oublier pour un tems toutes nos pertes : sa douce fantaisie la colore à son gré de mille couleurs ; sa passion est de plaire à tous les yeux. L'anémone la suit : sa robe est étendue , sa cime est couronnée d'un dôme superbe : son manteau flotte négligemment : sa touffe agréable offre un trône aux amours de Flore et de Zéphire. Le même mois produit encore la renoncule : fiere et gracieuse , elle étale la richesse de son feuillage. Pour nous plaire , elle n'a besoin que de l'élégance de ses formes et de la brillante variété de ses teintes Il me semble que la nature se perfectionne dans ses opérations : à mesure qu'elle s'apprête à finir l'année , ses derniers ouvrages sont toujours plus marqués au coin du grand Maître. Pour couronner ses bienfaits, elle fait naître l'œillet , qui captive tous les yeux par ses graces , et charme notre odorat de ses parfums. Cette fleur rassemble seule toutes les qualités des fleurs qui ont passé avant elle , et nous les fait oublier. La giroflée , comme une amie fidelle ,

nous accompagne constamment au milieu des vicissitudes de la saison. Les autres fleurs ne vivent qu'un matin, elles ne se montrent à nous que pour nous laisser des regrets ; mais celle-ci se perpétue pour ainsi dire, dans nos jardins, et ajoute la fidélité à la complaisance.

Laisse-moi reprendre haleine, divine nature ! tu épuises mes sens : laisse-moi contempler à loisir le bouquet charmant qui couvre ton sein ; il ne se flétrit jamais : ton souffle pur le reproduit sans cesse : chaque jour te pare de nouveaux attraits : Etre ravissant et mystérieux, pourquoi as-tu borné mes sens ?

Qui encourage l'asphodele à se hasarder au milieu de Février, et à confier son panache doré aux astres sévères et perfides de l'hiver, qui excite les différentes especes d'arbres à pousser des fleurs avant que la douce haleine du printemps ait pénétré leur écorce délicate ? Qui apprend au girofle à ralentir son pas jusqu'à ce qu'un soleil brûlant ait fait fermenter dans sa tige ses riches parfums, si ce n'est cette Providence infallible, qui du haut de son trône regle d'un tour de main la destinée de tous les êtres ?

Suivez-moi dans ce parterre ; considérez chaque plante : jetez un instant les yeux sur cette tulipe. Le papillon , malgré son inconstance , ne peut la quitter ; sans cesse il revient lui prodiguer de nouveaux baisers. Voyez le jasmin élever sa tête ; il se courbe et se replie sur les colonnes qui soutiennent le houx ; il étend ses rameaux flexibles , et forme un riant berceau , où le laboureur paisible puisse , pendant les chaleurs du jour , se reposer sous sa verdure. Ici la noble pivoine montre sa tête orgueilleuse : là la triste hyacinthe penche la sienne. Le lis majestueux voudroit-il changer la blancheur de sa robe pour les franges et la magnificence de l'œillet ? Les colonnes qui s'élèvent du milieu de son calice , et qui sont couronnées par un chapiteau d'or , ajoutent à l'éclat de ses panneaux d'albâtre.

Trop souvent nos esprits inquiets murmurent contre le partage des bienfaits de la Divinité. Nous citons le Maître du monde au tribunal de notre vanité ; nous osons accuser sa justice de partialité , et nous imaginons que notre lot pouvoit être plus riche et notre condition plus heu-

reuse. Nous regardons avec des yeux jaloux les rangs et les honneurs comme des biens qui nous sont enlevés, et qui nous étoient dûs. Mais considérons avec attention la conduite de la nature envers les plantes mêmes les plus simples, et nous reconnoîtrons notre folie. Le moindre fibre dans leur constitution pourroit-il être aliéré, et le moindre trait dans leur dessin ou leur couleur changé, sans qu'ils perdissent quelque agrément? Pourroit-on enlever de la chaîne générale la moindre fleur, sans déranger la proportion qui regne dans cette classe de créatures? Et si celui qui voit tout conserve une harmonie si exacte parmi ces agréables bagatelles, n'arrangera-t-il pas avec plus de combinaison et de soin une succession noble et constante parmi ces créatures raisonnables? Celui qui a choisi la saison la plus propre pour faire croître la primevere, et l'imbiber de rosée, pourroit-il négliger ses enfans, ou se tromper sur leurs vrais intérêts? Celui qui a combiné le système de la végétation si parfaitement, que le moindre vide pourroit le détruire, permettra-t-il au hasard de présider aux destins de son peuple chéri?

Apprends, mortel aveugle, que la sagesse de Dieu est infaillible ; sois certain que dans la foule des êtres qui vivent sous ses yeux, tu es le premier que distinguent ses regards. Je te jure au nom du Tout - Puissant, que tu es à ses yeux d'un bien plus grand prix que toutes les herbes qui couvrent les campagnes. Si sa volonté sacrée t'afflige d'une maladie, n' imagine point qu'une santé durable fût pour toi le plus grand de tous les biens. S'il lui plaît de t'enlever tes enfans, ne conclus point que ton bonheur est détruit, parce que les espérances que tu fondois sur une famille nombreuse se sont évanouies. Celui qui régla l'univers sait mieux que toi-même ce qui te convient : tous les changemens qu'il fait dans ton état son pesés, sont ordonnés par sa science infaillible. . . Prosterne-toi donc dans une humble résignation, et sois persuadé que tout ce que veut l'Etre-Suprême est ton bien.

FLEURS CRÉÉES POUR L'HOMME SEUL : LES ANIMAUX SONT INSENSIBLES A LEURS BEAUTÉS ET A LEURS PARFUMS.

C'est sur-tout pour l'homme que Dieu créa les fleurs ; lui seul a reçu le privilège de jouir de ces êtres charmans. Voyez la brillante couronne de l'impériale ; considérez la tendre tubéreuse ; contemplez la pompe et l'éclat de ce parterre , où la variété des couleurs et celles des parfums se disputent le plaisir de nous séduire et de nous ravir. Considérez ensuite tous ces animaux qui se nourrissent dans son sein ; voyez s'ils sont sensibles à tant de beautés. Le cheval agile ne s'arrête jamais pour contempler les appas d'une belle fleur : le bœuf pesant ne se détourne point pour respirer sa douce odeur. Ils ont des sens pour distinguer les parties grossières des objets ; mais ils n'ont pas le goût qui discerne leurs qualités délicates et agréables.

La première fin de cette riche décoration , disent les Philosophes , est d'envelopper et de conserver l'embryon. Mais si la nature ne vouloit que conserver le

germe de la reproduction, pourquoi ce tissu brillant ? Pourquoi tant d'art et de parure ? Si cette mère universelle n'avoit d'autre but que de conserver les germes, une étoffe chaude et grossière auroit bien mieux rempli ses desseins.

Il est donc évident que les fleurs ne furent enrichies de ces graces séduisantes que pour les plaisirs de l'homme. Aussi nous payent-elles régulièrement le tribut que la nature leur imposa pour nous ; elles paroissent solliciter nos regards ; les plus belles naissent auprès de nos demeures ; elles croissent sous notre main, elles s'embellissent sous nos yeux. Pour mieux gagner notre affection, elles ont soin de cacher dans le sein de la terre toutes leurs difformités ; elles ne déploient à la vue que les formes les plus agréables et les plus séduisantes ; elles réservent leurs plus douces odeurs pour embaumer nos promenades du matin et du soir, parce que l'homme choisit ordinairement ces heures tranquilles pour s'égayer au milieu d'elles. C'est à ces heures qu'elles sont plus prodigues de leurs parfums, et qu'elles exhalent des corpuscules plus fins et plus délicats.

Homme, délices du Créateur, favori de la Providence, si tu es distingué par sa bonté, distingue-toi aussi par ta reconnaissance. Tandis que dans un éloquent silence toutes les créatures publient sa grandeur, prête-leur ta voix : sois le grand-prêtre de la nature, et mêle tes hymnes à leurs hommages muets. Adore ce Bienfaiteur suprême, qui versa le bonheur sur tous les êtres. Il te doua d'une ame immortelle et raisonnable ; c'est à l'éclat de ce flambeau sacré que tu parcourus l'univers pour en prendre possession. C'est à ta raison que tu dois tes jouissances privilégiées ; c'est elle qui te fait goûter ce qu'il y a de plus délicat dans la jouissance de la volupté : par elle tu découvres mille beautés dans la nature, qui deviennent pour toi la source de mille délices. C'est ce principe noble qui te gouverne et te conduit, qui te rend capable d'admirer et de contempler les ouvrages de ton Maître : c'est ce principe immortel qui perpétuera ton bonheur. Lorsque la nature aura perdu le charme qui nous séduit, lorsque le flambeau du jour consumé laissera l'univers dans les ténèbres, seul tu survivras à l'univers ; tu

jouiras de la vue de ton Dieu, tu seras pénétré des rayons de sa gloire. Homme, que tu es grand ! Connois tu tes droits et l'immensité de tes espérances ?

La terre fut donnée à l'homme pour sa demeure. Cette voûte d'azur, semée d'astres brillans, fut construite des mains de l'Eternel, pour s'élever comme un dais superbe au-dessus de la tête du Roi de la nature ; la tendre verdure, émaillée de fleurs, ne germe que pour être foulée à ses pieds : le soleil ne fut suspendu dans les airs que pour éclairer ses pas et ses jours. Lorsque la nuit tranquille s'appête à commencer son cours, la lune avec sa lumière douce vient calmer les pensées de l'homme ; elle jette une lueur sombre sur les objets de ses passions, pour adoucir l'émotion de ses desirs et le plonger dans un sommeil paisible : les vapeurs légères qui voltigent sur sa tête, n'errent dans le firmament que pour en varier les scènes touchantes, et tempérer les chaleurs brûlantes de l'été. La douce fraîcheur, renfermée dans des bulles errantes, se condense, et portée sur l'aîle des vents, humecte et rafraîchit toute la nature. Les vastes champs sont les greniers

inépuisables de l'homme, l'océan est son réservoir : les animaux n'ont reçu leurs forces que pour le servir, leurs fourrures brillantes que pour l'habiller, leur chair délicate que pour le nourrir. Chaque élément est un magasin fécond, formé pour ses besoins ou pour ses plaisirs : chaque saison apporte sur sa table les productions les plus délicieuses : toute la nature est à ses ordres.

Que peux-tu répondre, homme ingrat ? Comment justifieras-tu tes crimes ? L'être souverain t'environne de ses bienfaits ; il brigue ton amour par une libéralité sans bornes, et les astres dans leur cours te retrouvent sans cesse aux pieds des autels du vice ; toujours les cris de la débauche viennent frapper la voûte des cieux, et jamais elle n'entend la voix de la reconnoissance.

INDUSTRIE, CULTURE DES TERRES, ÉDUCATION ; LEURS EFFETS.

Quelle vivante peinture des heureux effets de l'industrie ! Sans la culture, ce jardin si riant n'eût été qu'un affreux désert, couvert de ronces et d'épines : inaccessible à l'homme, il eût été le repaire sauvage des serpents et des reptiles im-

mondes : la bêche et la serpe , conduites par la main de l'industrie , en ont fait un nouvel Edem.

Ce que la culture est à la terre , l'éducation est à l'ame. L'esprit qui n'a pas été cultivé de bonne heure , qui n'a pas reçu le germe de la vertu , ressemble à la vigne du paresseux. Livré aux penchans d'une volonté dépravée , il sera le jouet éternel de l'erreur et des passions. La colère , comme un buisson épineux , hérisse son caractere et rend son humeur agreste et chagrine : l'avarice apprend à ses mains l'art de ravir , et à son cœur l'art d'opprimer : la vengeance le remplit d'un poison destructeur , et lui fait méditer la ruine de ses voisins : une luxure effrénée imprime à toutes ses pensées le caractere impur du vice , son imagination corrompue ne se promene que sur des objets lacifs et criminels. Telles sont les productions de la nature sauvage et d'une ame abandonnée au dérèglement de ses penchans.

Mais la jeune ame qui s'est ouverte de bonne heure à toutes les impressions de la vertu , que la main du Sage a guidée vers le bien , ressemble à un jardin qui

fait les délices de son maître : les idées tranquilles et riantes y germent en foule : les passions dévorantes qui auroient pu les étouffer ont été arrachées : la charité répand sur elle ses douceurs , l'espérance les rayons du plaisir : toutes les vertus personnelles et sociales ornent ce jeune cœur ; tous ses sentimens respirent la candeur et la générosité , et l'homme remplit la carrière de sa vie avec fruit et avec honneur.

O vous , dans les mains de qui le pere de famille remit tout son espoir ! venez dans ce jardin , voyez le Fleuriste attentif , suivez-le dans ses opérations , imitez sa tendre inquiétude. Le matin il visite ses chers nourrissons : le soir il les visite encore. Si le Ciel avare refuse aux fleurs ses pluies fécondes , il les arrose lui-même d'une onde pure qui leur rend la fraîcheur ; il les met à couvert des insultes de la tempête ; il les préserve de la dent meurtrière des insectes. Voyez la joie et l'espoir briller sur son visage à la vue du tendre rejeton : il suit d'un œil attentif tous ses progrès , et ne se repose jamais jusqu'à ce que la fleur brillante

vienn

vienne dans toute sa pompe récompenser ses travaux.

Industrie, c'est à toi qu'on doit les autels qu'on élève à l'ambition. Ta main verse le bonheur et l'abondance sur l'univers : l'ambition le ravage et le défigure. Tu le rends fécond , elle le remplit d'affreux déserts et de ruines.

LE TOURNESOL.

Parcourez tous les points de vue ; partout une perspective agréable attache votre œil enchanté. Voyez le tournesol s'élever comme une tour , et dominer sur l'étendue du parterre ; sa couronne d'or attire les regards : elle est d'une couleur qui captive sur-tout les yeux des misérables.

Mais quelle passion sympathique tourne sans cesse cette fleur vers l'astre du jour ? Elle paroît le suivre dans son cours , et le soir , lorsque les pâles ombres épaississent le sombre rideau de la nuit , cette amante du soleil penche sa tête languissante , ferme son tendre bouton , et gémit toute la nuit dans l'attente de son

retour. Dès qu'il reparoît aux portes du jour, elle tourne vers l'orient ses regards amoureux, et lui présente son bouton d'or. Lorsqu'il regne élevé sur le trône brûlant du midi, elle épanouit ses larges feuilles, et se pénètre des impressions de feu que lui lance l'astre qu'elle aime.

Imitons cette fleur; comme elle, tournons sans cesse nos regards vers Dieu: soyons sous la main de la providence comme cette fleur sous l'influence de l'astre du jour.

LA SENSITIVE.

Et toi, tendre sensitive, pourrois-je oublier de te chanter? Ta pudeur est délicate comme celle d'une jeune vierge facile à s'alarmer: tu renfermes tes modestes appas sous un voile de verdure; et par un privilège qu'aucune autre fleur ne partage avec toi, tu sembles être douée de la douce sensibilité des êtres animés. On peut la regarder comme un anneau de la chaîne qui lie le regne animal au regne végétal... L'observateur qui suit ses mouvemens, est tenté de croire qu'elle a reçu quelques degrés de connoissance et de

sentiment. Avancez la main pour la toucher ; alarmée elle resserre promptement ses fibres ; et comme une Belle qui craindroit la violence , elle se dérobe à la main qui l'approche dans un désordre précipité ; elle semble craindre que la finesse de son tissu délicat ne soit profanée par la main de l'homme , et elle évite rapidement ses familiarités indécentes et dangereuses.

Laissons dans les secrets du Créateur la cause de ce phénomène merveilleux , et songeons plutôt à nous appliquer cette leçon. Que rien ne nous rassure contre les approches du vice. Evitons avec inquiétude jusqu'à l'apparence du mal , et ne soyons jamais sans alarme , même dans le sein de la vertu.

Fuyons , fermons notre cœur et tous nos sens aux premières insinuations de l'iniquité ; retirons notre ame aussi vite que la main se retire de la flamme qui l'atteint , aussi constamment que la tendre sensitive fuit nos approches.

LA DÉLICATESSE DES FLEURS , ET LA GROSSIÈRETÉ DE LEURS RACINES : IMAGE DE LA RÉSURRECTION.

Il n'y a que quelques mois que ces rares productions du printems n'étoient que des racines seches et grossieres. Si nous eussions ouvert le sein de la terre , elles nous eussent paru viles et méprisables , et maintenant elles font la gloire de la nature et les délices de l'homme. L'aiguille et le pinceau travaillent jour et nuit pour transporter sur la toile la richesse et l'éclat de leur parure.

Quelle image frappante de la Résurrection ! Ainsi l'homme couvert de la poussiere du tombeau , n'est qu'un amas informe de corruption et d'argile. Mais bientôt cette poussiere s'anime , elle s'élève à la voix du Créateur , et reprenant un nouvel être et une forme immortelle , elle va briller près du trône de l'Eternel.

Jardin charmant , séjour où mon ame à goûté une volupté douce et pure , fleurs qui réjouissez mes yeux , qui embaumez

mes sens, un sentiment de tristesse vient me saisir au milieu de vous ; une idée douloureuse vient empoisonner les doux sentimens que vous m'inspirez. Je gémis sur votre destinée, en prévoyant les orages qui s'apprentent à vous détruire. Déjà la foudre sillonne la cime des monts et les bords des précipices. Ces douces odeurs dont vous parfumez les airs seront bientôt dispersées et perdues ; vos couleurs brillantes vont se flétrir ; la tempête brisera vos tendres tiges ; le printems consterné verra d'un œil languissant son sein déchiré par les vents furieux.

Venez vous regarder dans ce miroir, ô vous, filles d'Eve, qui brillez dans tout l'éclat de la beauté ! Voyez vos charmes éclipsés et ternis par cette simple fleur, et votre beauté fragile passer rapidement comme elle. Une fièvre peut porter un feu dévorant dans ces veines délicates ; la consommation peut dessécher ces joues gracieuses et fleuries ; des douleurs inattendues peuvent éteindre la vivacité de nos esprits : et quand la maladie respecteroit vos attraits, le Temps, le Temps inexorable amenera les rides ; sa faux ne res-

pectera pas plus les fleurs de votre jeunesse, que celles dont brilloit naguere la robe du printemps.

Et vous, dont les yeux étincellent encore de tout le feu du plaisir, lorsque la douleur, au lieu de la volupté, consumera vos sens, et que vous roulerez sur vos plaisirs passés une prunelle mourante, comment soutiendrez-vous cette perte ? Comment rappellerez-vous un tems déjà rapide, plus rapidement écoulé dans l'effervescence de la débauche ? En lisant ces lignes qu'une tendre inquiétude pour vos intérêts les plus chers me fait tracer, ne frémissez-vous pas ? Une voix forte et puissante ne se fait-elle pas entendre au fond de vos ames ? La jeunesse colore encore vos visages ; il est peut-être encore tems de vous livrer aux pensées sérieuses de votre salut ; que la Religion ne vous effraie point, elle a des douceurs qui consolent.

Fleurs, vous périrez. Ce lis parcît le roi de ce parterre. Voyez avec quelle grace noble et touchante il élève sa tête majestueuse ! quel air de dignité et de

grandeur ennoblit son aspect ! Hé bien ,
il ne survivra que peu de jours à sa gloire.
Que la grandeur est vaine et passagere !
Un vent brûlant l'a desséché en un mo-
ment.

Cette tulipe étoit , il n'y a pas long-
tems , l'orgueil de nos plate-bandes et
le fleuron le plus brillant de la couronne
du printemps ; mais elle n'a brillé qu'un
instant. Maintenant inodore et flétrie ,
elle dépare le parterre : elle est arrachée
par le triste Jardinier , qui cherche à
derober à nos regards le spectacle de la
désolation.

Rose , que ta figure est agréable ! Quel
bel incarnat ! quels suaves parfums ! Mon
odorat frappé de tes fleches ambrées , fré-
mit voluptueusement... Combien de fois
la belle Charissa , aussi fraîche et aussi
vermeille que la rose , cruelle aux yeux
de tant d'amans , a tendrement souri à
cette belle fleur ! combien de fois en a-t-
elle nuancé la blancheur de son sein ,
où siegent l'innocence et la vertu ? Sur
ce trône de l'Amour , envié de tous les
yeux et de tous les cœurs , cette rose a
vu flétrir ses charmes , elle a trouvé son

tombeau dans le sein des plaisirs et de la volupté.

Qui n'a pas souhaité que ces tendres habitans de nos jardins eussent une existence plus durable ? Vœux inutiles ! Leur destinée est de fleurir et de briller l'espace du matin. Tous les jours le soleil dans son midi brûlant feroit de nos parterres un vaste désert, si la douce nuit ne versoit dans les calices des fleurs une vapeur fraîche et légère qui les nourrit, et si le matin ne venoit, tout trempé de rosée, ranimer, relever leurs tiges mourantes.

Fleurs, tendres fleurs, vous périrez ; lorsque, semblables à un conquérant ambitieux, qui, le fer et la flamme à la main, ravage les moissons, démolit les villes, dépeuple les campagnes, répand par-tout la mort et la désolation, l'hiver, le triste hiver, entouré des orages, porté sur les aquilons impétueux, viendra s'asseoir avec son sceptre de fer sur un tas de ruines au milieu de la nature languissante. Alors la tempête horrible fera résonner ses affreux sifflemens ; les arbres seront dépouillés de leur riche

verdure ; nous ne jouirons plus de ces nuits vertes et délicieuses que forment les forêts épaisses et touffues : les vastes plaines seront dépouillées de leurs trésors ondoyans : la terre couverte du sombre voile de la tristesse , ressemblera à une jeune veuve inconsolable : le soleil qui maintenant se leve triomphant , et s'avance à pas de géant pour embraser toute la nature du feu de la volupté , jetera à peine une foible lueur , interceptée par les nuées épaisses et noires , et le jour même ne sera qu'une nuit obscure , une longue nuit : les chantres agréables de nos bois ne feront plus entendre leurs concerts , et le tendre rossignol interrompra sa plainte mélodieuse : écho muet ne répètera plus les cris joyeux des Bergers : un vaste et triste silence qui ne sera interrompu que par les horribles sifflemens des vents , investira la nature , et roulera sous les voûtes de ces forêts , qui pendant l'été offroient à l'homme des berceaux si délicieux.

Et les fleurs et les chênes périssent : l'univers même périra , et les cieux s'é-

130 MÉDITATIONS

couleront comme une cire dissoute par le feu.

Divin Rédempteur, si tu nous ouvres ton sein, cet asyle est sûr, et nous n'avons rien à craindre du bouleversement de la nature.

PROMENADE DU MIDI.

Le soleil est maintenant au milieu de sa carrière ; sa chaleur pénètre la terre , et bat avec force dans mon poulx palpitant. Je vais me reposer à l'ombre de ce bosquet. Là le chevre-feuille et le jasmin forment un berceau délicieux qui conserve encore la fraîcheur du matin et les gouttes précieuses de la tendre rosée. Ombrages frais et embaumés , recevez mes hommages. Votre influence délicieuse pénètre mes membres languissans ; mes nerfs par une chaleur excessive , reprennent leur vigueur , et la vie circule avec plus de vivacité dans toutes les parties de mon corps.

Penché sur un lit de mousse , et embaumé des parfums que j'exprime des fleurs que je presse , j'élève mes pensées jusqu'à la Divinité. Tels Augustin et sa pieuse mere , au milieu d'une contemplation sur les beautés de la nature , furent ravis dans une espece d'extase ,

où leurs ames au sein de la plus pure jouissance , parurent oublier pendant quelques instans qu'elles étoient liées à des corps terrestres et mortels.

Lorsque la tempête agite l'océan , lorsque des gémissemens et des cris plaintifs frappent l'air et les flots , et que des vagues écumantes se jouent des tristes débris d'un naufrage , qu'il est doux et consolant d'être tranquillement assis sur le rivage ! Lorsqu'un torrent impétueux brisant les digues qui l'arrêtoient , fond dans les plaines , entraîne dans son cours les arbres , les troupeaux et la cabane du Laboureur effrayé , qu'il est agréable de se trouver au sommet d'une haute montagne , et de ne ressentir que les agitations et l'inquiétude que cause la vue éloignée des malheurs d'autrui ! Telle est à présent ma situation. Le soleil est dans toute sa hauteur : l'air brûlant nous transmet tout le feu de ses rayons : la terre s'entr'ouvre et forme des abymes : les chemins sont obscurcis par des nuées de poussière : le voyageur brûlé hâte son cheval , et cherche un abri : le Laboureur trempé de sueur , abandonne sa faux et le travail : le bétail cherche l'ombrage où
halebant

haletant , se tourmente sous un midi brûlant : le rocher obstiné qui laisse sa tête exposée à toutes les ardeurs du soleil, voit fendre ses entrailles : tout est opprimé par ce déluge de feu , tandis que je jouis d'une douce fraîcheur , et de la tranquillité de mes réflexions au milieu de ce bosquet où le soleil peut à peine introduire une foible clarté.

Puissions-nous ainsi reposer en sûreté sous l'aîle du Tout-Puissant ! Et quoique la peste et la mort se promènent sur la terre et versent leur poison dans toutes les sources de la vie, nous n'avons rien à craindre. Quoique la profanation et l'impiété, fléaux mille fois plus cruels, soufflent une contagion mortelle dans le cœur de ceux qui nous environnent , si le Pere des Esprits , le souverain Etre nous couvre de sa main puissante , notre ame sera toujours pure , et nous serons fideles jusqu'à la mort.

O mon Maître éternel ! dans ce dernier des jours , lorsque le voile du firmament sera déchiré , lorsque ton bras invincible arrêtera le soleil dans sa carrière et brisera l'édifice de l'univers , lorsque la foule des morts comparoîtra devant ton trône , et

que la destinée du genre humain dépendra d'un mot de ta bouche, si tu nous avoues pour tes enfans, nous verrons sans terreur et d'un œil tranquille les convulsions de la nature expirante, et nous bénirons la dissolution de l'univers.

Je vois d'ici les abeilles, bravant les ardeurs du soleil, ravir aux fleurs les trésors de leur bouton épanoui. Ce peuple Chimiste, à qui la nature communiqua le rare secret de s'enrichir sans appauvrir les autres, et l'art d'extraire un baume délicieux des plantes odoriférantes sans blesser leur substance, excite mes réflexions; c'est lui que je veux prendre pour modèle. Laissons le papillon volage agiter ses aîles superbes, et se livrer au plaisir fantastique de l'inconstance et du caprice. Laissons la sombre araignée se préparer par son travail à une paresse funeste. Imitons l'abeille vigilante, qui des plantes les plus vénéneuses sait extraire un miel délicieux. Puissent ces méditations occuper sans cesse mon ame! Recueillons de ces fleurs qui sont sous mes yeux, des pensées utiles à la vertu. Chargé de ce butin précieux, et n'ayant dans mes mains qu'une feuille d'arbre ou une

simple fleur , je rentrerai plus riche dans ma demeure , que si je rapportois les diamans de l'Inde et les trésors du Potosé.

Je ne me lasse point de contempler l'ensemble de toutes ces beautés que j'ai parcourues en détail. Du point de vue favorable où je suis placé , et d'où mon œil les rassemble toutes , j'ai peine à quitter ces murailles tapissées d'arbres fruitiers , ces vastes allées bordées de gazon et de mousse , et adoucies par un sable léger ; tantôt couronnées d'une voûte de feuillages qui sert de barrière aux impressions brûlantes du midi ; tantôt ouvertes pour laisser un libre accès à la douce haleine des vents , et augmenter les plaisirs des soirées agréables.

Mais comme j'oublierois bientôt tous ces objets qui me ravissent , si le voile d'azur qui couvre l'entrée du Royaume de l'Eternel , s'entr'ouvroit et me laissoit pénétrer jusqu'à son trône !

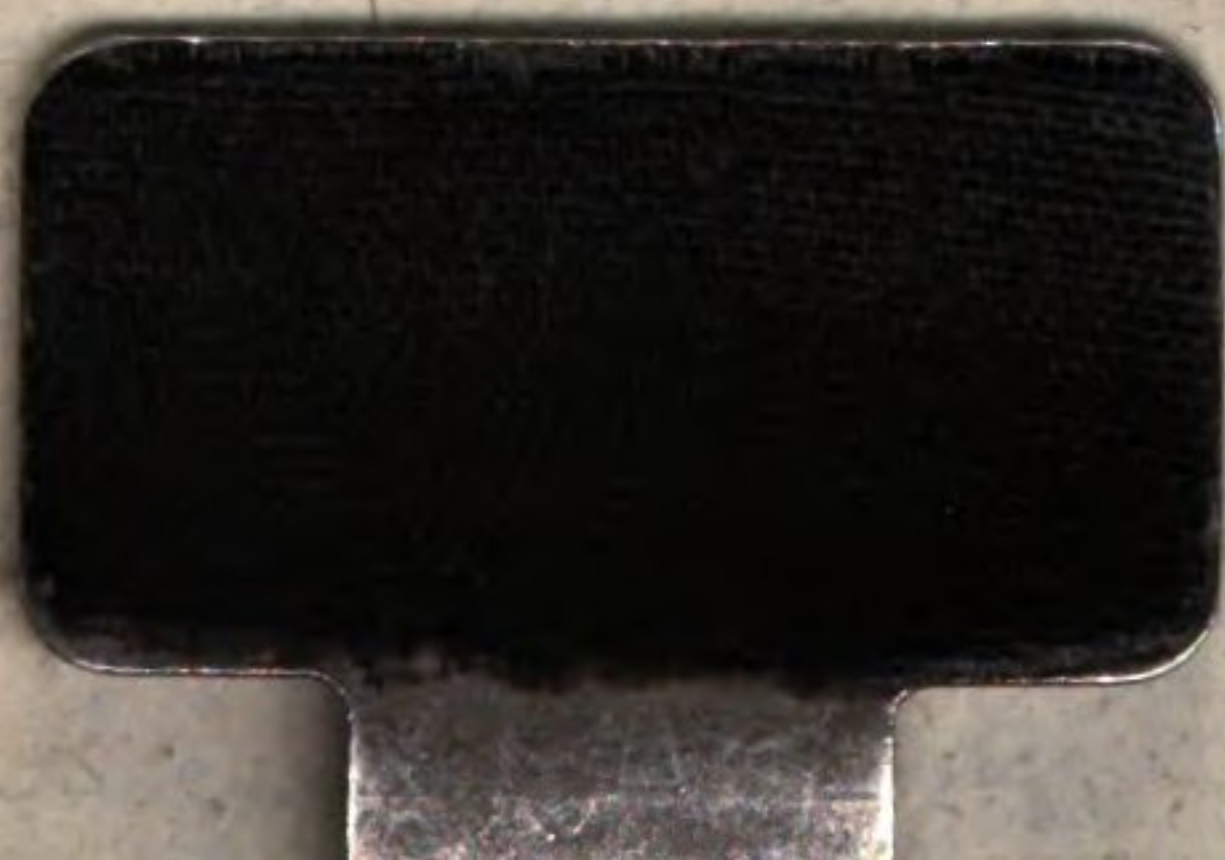
Cité de Dieu , tout ce que nous admirons dans l'univers ne fut créé que pour élever nos idées jusqu'à toi. Mais il n'est point de langue ni de pinceau qui puissent décrire les merveilles que tu renfermes , ni d'imagination assez vaste pour

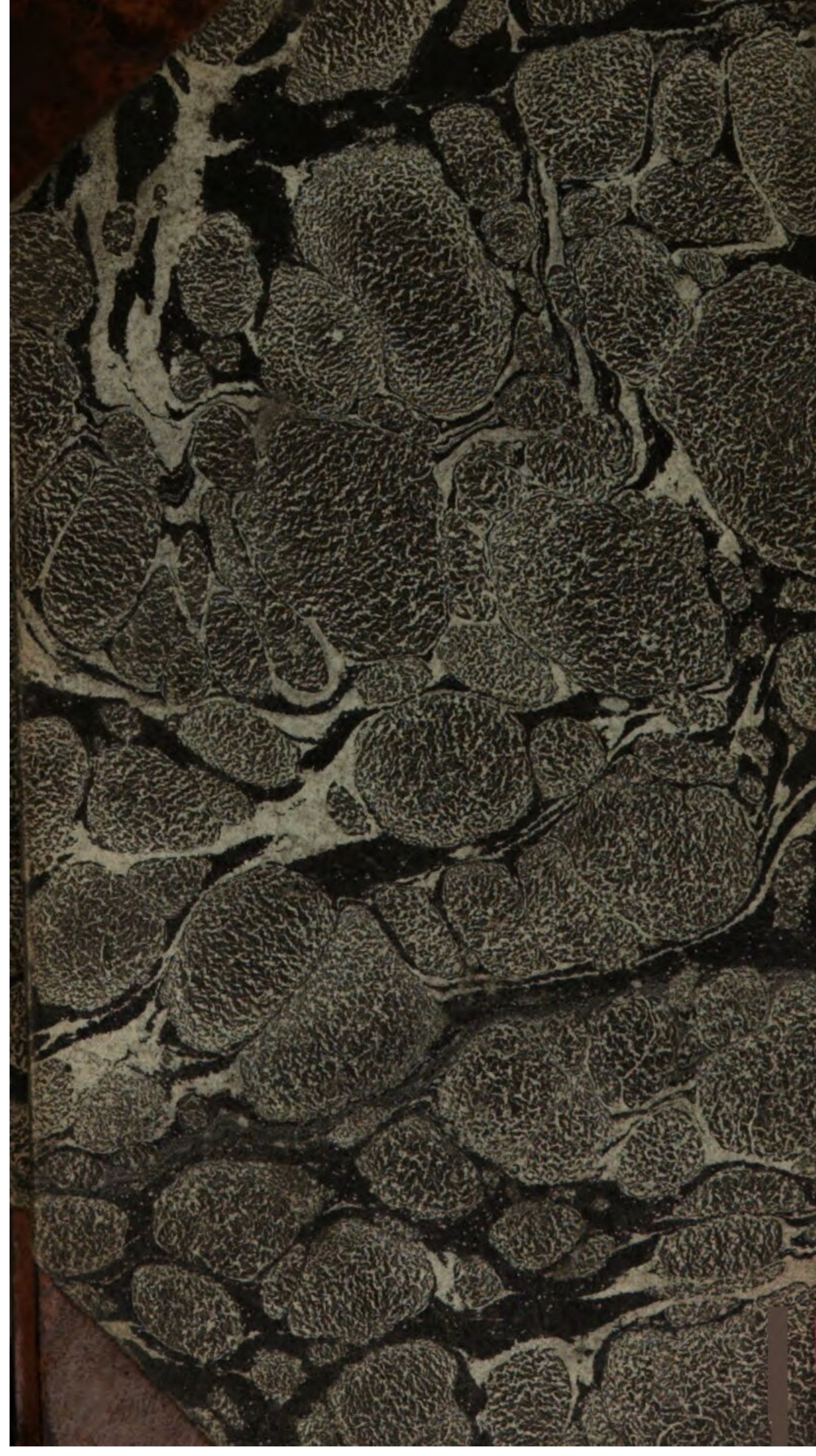
36 MÉDITATIONS, &c.

embrasser tous les biens que Dieu prépare à ceux qui l'aiment et le servent. Oh ! quand pourrai-je , admis dans les demeures célestes , jouir de la présence et des bienfaits de cet Etre magnifique ?

Fin du cinquieme Volume.

**Bayerische
Staatsbibliothek
München**





Young, Edward, 1683-1765

Oeuvres complètes

Bd.: T. 5

Paris (1796)

Bibl.Mont. 894-5

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10714070-4